For Reference

NOT TO BE TAKEN FROM THIS ROOM

Library of the University of Alberta, Edmonton, Alberta

Shortliffe, Glen

Les idees des philosophes dans les contes de Voltaire. 1935.

Ex libris
universitatis
albertaensis

UNIVERSITY OF ALBERTA
QUAECUMQUE VERA

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Alberta Libraries

https://archive.org/details/shortliffe1935

UNIVERSITY OF ALBERTA

LES IDEES DES PHILOSOPHES DANS LES CONTES DE VOLTAIRE

A DISSERTATION

SUBMITTED TO THE GRADUATE FACULTY
IN CANDIDACY FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES

BY

GLEN SHORTLIFFE

EDMONTON, ALBERTA MARCH 15, 1935

hesis
1935
#18

LES IDEES DES PHILOSOPHES DANS LES CONTES DE VOLTAIRE

Glen Shortliffe

TABLE DES MATIERES

Introduction.....Page 1.

PREMIERE PARTIE — LA NATURE

Chapitre I: La Vie a un But en Elle-Même.....Page 20.

DEUXIEME PARTIE — LA RAISON

Chapitre II: L'Introduction de la Philosophie Expérimentale.....Page 43.

Chapitre III: Les Croyances des Philosophes.....Page 75.

TROISIEME PARTIE — L'HUMANITE

Chapitre IV: Critique Sociale.....Page 110.

Bibliographie.....Page 141.

INTRODUCTION —— LE XVIIIè SIECLE

"Qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de tout espèce: la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'Encyclopédie.."

—Beaumarchais: Le Barbier de Séville, Acte I, Scène III.

INTRODUCTION

Lorsque le grand savant allemand Mach a dit du dix-huitième siècle qu'il est "le plus grand siècle dans l'histoire de la pensée humaine", il a dû scandaliser beaucoup de gens parmi ceux qui seraient heureux que l'Encyclopédie n'eût jamais été écrite. Cependant elle a été écrite, et les idées des encyclopédistes ne sont pas, à notre avis, d'une mince importance au vingtième siècle, car les problèmes actuels ressemblent étrangement à ceux du siècle de Voltaire.

Depuis l'origine de la pensée philosophique, l'humanité semble être composée essentiellement de ceux qui acceptent et de ceux qui doutent, de ceux qui s'appuient sur la tradition et de ceux qui ne se fient qu'à la raison. Or, si la bataille entre ces deux esprits antithétiques est une lutte à la fois continue et éternelle, l'issue n'en a jamais été aussi bien définie, l'arène aussi vaste, et les attaques aussi cinglantes qu'elles ne l'ont été au dix-huitième siècle.

Vivante antithèse du siècle précédent, où règnaient la foi chrétienne, l'ascétisme catholique et la tradition monarchique, l'époque des philosophes est avant tout "a century of questioning", un siècle où l'on met en question toute autorité religieuse et politique, où l'on n'accepte aucune tradition sans l'avoir soumise d'abord à l'examen de la raison. Le dix-huitième siècle, dit Lanson, est "antichrétien, cosmopolite,....négateur de la tradition, révolté contre l'autorité, violement critique,.....sociologue"(1). Voilà des caractères qui sont directement opposés aux traits saillants du moyen-âge et du dix-septième siècle. Dr. E. Sonet a résumé ainsi cette transformation complète de la philosophie: "Si, au point de vue littéraire, le XVIIIè siècle suit à peu près la tradition classique de l'âge précédent, par contre un abîme qui paraît d'abord inexplicable, sépare l'esprit des deux siècles"(2).

Outre le roi, le clergé représente l'autorité la plus puissante au dix-septième siècle. Ce n'est pas sans justice que Voltaire écrit que les prêtres sont des "souverains despotiques", y ajoutant avec un tour d'une ironie toute voltairienne que ce pouvoir leur est accordé

---

(1) Hist. de la Litt. Fr., p. 624.
(2) Voltaire et L'Influence Anglaise, p. 7.

"en conséquence de leur voeu d'humilité"(1). Le pouvoir de l'Eglise est illimitée; et la littérature et la philosophie se conforment à la doctrine catholique. Descartes même, à qui on a accordé le titre de "père du rationalisme moderne", n'ose déduire de son rationalisme certaines conséquences qui mettraient l'autorité en péril.

Conséquence inévitable d'une puissance effrénée, à laquelle est ajoutée une orthodoxie infléxible, l'intolérance la plus cruelle gâte le tableau doré de la grandeur classique. Cette persécution ne cessera qu'au milieu du siècle suivant, quand, assaillie par les philosophes hors du temple, et affaiblie par des querelles féroces à l'intérieur, l'Eglise ne saura plus resister à l'invasion du nouvel esprit naturaliste, sceptique et humanitaire de l'armée encyclopédique. Trois grands faits, dit Louis Ducros, dominent la religion organisée avant le dix-huitième siècle: "c'est d'abord, le pouvoir de l'Eglise...., ensuite, la doctrine catholique...., en troisième lieu, la persécution de quiconque ne se soumet pas à ce pouvoir et n'adhère pas à cette doctrine"(2). Aux dogmes du catholicisme, le dix-huitième siècle oppose le culte de la raison; à la persécution, il oppose le principe de la liberté de l'esprit; pour combattre l'ascétisme de l'Eglise,

---

(1) Dict. Phil., Art: "Contradictions".
(2) Les Encyclopédistes, p. 1.

il oppose au 'moine chevalier' du moyen-âge, la vie naturelle, et évoque une pleine conscience de toutes les facultés humaines.

Au dix-septième siècle, dit Lanson, "nulle voix ne met directement en question les principes de la foi; nulle voix surtout n'attaque la puissance de l'Eglise dans le pouvoir temporel"(1). Dès le début du dix-huitième siècle, au contraire, Bayle ose avouer dans ses "Pensées sur la Comète" que "l'athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des moeurs"(2). Dès 1721 Voltaire écrit dans son Oedipe:

"Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science."(3)

Les institutions politiques n'échappent plus aux attaques de philosophes. De plus en plus le pouvoir grandissant de l'écrivain se tourne contre les abus de la justice, de l'aristocratie, de la monarchie même. "L'état, c'est moi", avait dit Louis XIV; et le grand roi avait raison. Au siècle suivant il n'aurait plus osé prononcer cette parole, car le trône de France devient de plus en plus affaibli au cours du dix-huitième siècle. Pendant la période de la régence la cour devient corrompue et débauchée; sous Louis XV la France perd presque toutes ses

---

(1) Hist. de la Litt. Fr., p. 622.
(2) Mornet: Pens. Fr. au XVIIIè Siècle; p. 47.

colonies. "Il y a ici, écrit Barbier en 1760, une grande fermentation dans les esprits au sujet du gouvernement. Il faut convenir à la vérité que la disette et la rareté de l'argent, la misère des campagnes, la multiplicité des impôts, donnent lieu de penser qu'il y a déprédation dans l'administration des finances et qu'on ne sait comment s'en venger"(1). Comme pour aggraver une situation politique qui est déjà dangereuse, la noblesse se déshonore de plus en plus, et devient plus arrogante à mesure qu'elle devient plus débauchée. Dès ses premiers écrits Voltaire proteste contre les maux politiques, et ose exprimer en 1721 la pensée suivante sur le despotisme et le privilège:

"Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux,
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux."(2)

Ayant perdu cette discipline religieuse et politique qui prévalait au siècle précédent, la période qui suit la mort du roi-dévôt est caractérisée par les moeurs les plus relâchés. Mme du Barri atteste en 1717 que "la débauche ici est générale et vraiment affreuse"(3). L'ivrognerie est à la mode, même parmi les jeunes femmes, qui

(1) Mornet, p. 205.
(2) Oedipe;
(3) Bers. Et., p. 30.

jouent avec fureur(1). Nous ferons dans les contes la connaissance de ce sombre tableau.

Nous ne faisons point ici l'apologie du dix-huitième siècle, et il n'est pas dans notre but d'excuser le vice de l'époque, dont nos philosophes eux-mêmes ont été parfois coupables. Cependant, la justice demande que nous ajoutions que la débauche du dix-huitième siècle est celle qui accompagne toujours un réveil trop soudain de la conscience du corps, réveil qui suit inévitablement une période d'ascétisme pareille à celle que les Jansénistes surtout avaient imposée à la France pendant la règne de Louis XIV. Nous rappelant la "joie de vivre" de la renaissance française, et la "merrie England" de la restauration, ce relâchement des moeurs constitue une réaction effrénée contre l'ascétisme religieux. "La société, dit Ducros, pour avoir voulu faire l'ange avec les Jansénistes, finit par faire la bête avec les libertins"(2).

D'ailleurs, ajoutons avec Bersot que "ce siècle est bien imprudent: il dit franchement ce qu'il pense de lui-même"(3). Nous verrons comment Voltaire, que l'on n'oserait guère accuser de "faire l'ange" dans sa vie personelle, exalte pourtant le prix de la vertu, et combat de

---

(1) Bers. Et., p. 31.
(2) Les Encyclopédistes, p. 23.
(3) Bers. Et., p. 32.

toutes ses forces les abus que nous venons de signaler.

Du reste, c'est surtout parmi les soi-disant "honnêtes gens" —les courtisans, dont le seul but était de suivre le ton —que le vice et la débauche s'étalent sans pudeur. "Il n'y a plus personne pour respecter la noblesse, dit Daniel Mornet, parlant de la période de la régence, la haute noblesse étale ses vices, ses adultères, ses maîtresses, son luxe insolent et besoigneux, sa curée de pensions et de bénéfices. La noblesse de province très souvent se ruine, déchoit, tombe aux plus obscures misères et aux plus basses besognes"(1).

A mesure que la noblesse s'affaiblit et se corrompt, et que la France approche de la banqueroute, la bourgeoisie, qui avait gardé son honnêteté accoutumée, devient de plus en plus puissante. Nous ne saurions trop accentuer l'importance de ce développement de la vie sociale et économique de l'époque. A l'âge classique, dit Lanson, "le peuple...ne paraît pas"(2). Au siècle suivant, par contre, le pouvoir grandissant de la bourgeoisie prédit déjà le renversement complet de l'ancien régime féodal, et désigne l'aube d'un nouvel ordre social, basé sur la reconnaissance du mérite personnel, où la destinée de la

---

(1) La Pens. Fr. au XVIIIè Siècle, p. 206.
(2) Hist. de la Litt. Fr., p. 622.

nation sera de plus en plus sous les mains des hommes d'affaires.

Will Durant donne beaucoup d'importance à ce développement économique en expliquant l'accueil populaire accordé aux idées des philosophes. Il dit: "When a rising class is inconvenienced by existing law or custom, it appeals from custom to reason, and from law to nature... ...so the wealthy bourgeoisie supported the rationalism of Voltaire and the naturalisme of Rousseau"(1). Voltaire avait été frappé en Angleterre par la place accordée dans les affaires de la nation à l'homme de commerce. Il ne s'ennuie jamais de signaler à ses compatriotes l'exemple du gouvernement anglais, qui n'avait pas dédaigné de nommer un commerçant(2) ambassadeur à Constantinople. Voltaire lui-même est fils d'un simple avocat, et avec le reste de la clique encyclopédique, il devient la voix de ce vaste procès de transition économique et politique qui devait amener du féodalisme du moyen-âge au capitalisme moderne.

Le dix-septième siècle est distingué par un déclin rapide de ces rapports littéraires et intellectuels qui, avant l'oeuvre d'affranchissement accomplie par la Pléiade,

---

(1) The Story of Philosophy, p. 206.
(2) Faulkner, ami intime, auquel il dédia "Zaïre".

liaient la France à l'Italie et à l'Espagne. "Au commencement du XVIIè siècle, écrit Villemain, l'influence du Midi sur la France avait été puissante.... Au commencement du XVIIIè siècle, le Midi....était sans action morale au dehors"(1). Ces liens brisés, l'âge d'or en France est une période de splendide isolement. Polie, cultivée, raffinée, la société mondaine considérait comme barbares les étrangers des pays du nord. "On était alors, dit le chroniqueur Grimm, dans l'heureuse persuasion que tout ce qui n'était pas français mangeait du foin et marchait à quatre pattes"(2). Mais les écrivains du dix-huitième siècle tournent de plus en plus leurs regards vers les pays du nord, surtout vers l'Angleterre. Montesquieu, Voltaire et Rousseau ont tous visité l'Angleterre, et ont si bien réussi à la faire connaître en France, que nous rencontrerons à chaque pas, dans notre discussion des idées des philosophes, l'influence de ce pays extraordinaire, où la forme du gouvernement est monarchique, mais où l'on a coupé la tête d'un roi; où il y a une religion d'état, mais où tous les sectes sont tolérés en une harmonie parfaite. Voltaire surtout avait étudié l'organisation politique et sociale de l'Angleterre, et

---

(1) Tableau de la Littérature Française, Vol. I, p. 7.
(2) Bers. Et., p. 11.

désirant appeler l'attention de ses compatriotes sur la nécessité urgente de réformes, il prend un malin plaisir à leur présenter un tableau idéal des institutions anglaises. Désormais, Voltaire tournera de plus en plus son attention vers les problèmes philosophiques et sociaux, et il ne tardera pas à devenir le grand pontife de la nouvelle déesse: La Raison.

Mais quoi! dira-t-on, n'est-ce pas du siècle classique, vivante antithèse du dix-huitième siècle, que date le rationalisme moderne? Soit; —mais le rationalisme expérimental des encyclopédistes n'est pas, nous le verrons, la "raison raisonnante" de Descartes. Grâce surtout à l'influence anglaise, le rationalisme spéculatif du grand géomètre est remplacé par la raison "baconienne" de Locke. Les philosophes renoncent aux vastes et grandioses hypothèses métaphysiques, et appliquent la raison à la solution de ces problèmes terrestres que nous avons signalés. Pour Voltaire, le philosophe est "tout homme instruit qui, débarassé de tout préjugé, lutte dans ses écrits pour l'amélioration de l'homme en tant qu'être social, et ne se laisse guider que par la raison"(1). Le terme "philosophe" étant ainsi compris, il n'est plus

(1) Sonet, p. 199.

paradoxal d'affirmer que si aucun siècle n'a jamais autant dédaigné la métaphysique, jamais, par contre, une époque n'a enfanté plus de philosophes.

S'il est vrai, comme l'ont maintenu les philosophes de tous les âges, que le progrès de l'humanité doit être mesuré selon le degré auquel l'esprit est jugé supérieur à la force brute, alors l'homme n'a jamais été plus civilisé qu'au dix-huitième siècle, car la puissance de la plume n'a jamais été plus grande. Les lettres, dit Villemain, "devenaient la seule puissance"(1). Grâce aux philosophes de l'époque, la philosophie est rendue populaire. "Le public, dit Malesherbes en 1775, porte une curiosité avide sur les objets qui lui étaient autrefois les plus indifférents"(2). Commencé par Fontenelle dès le début du siècle, ce procès de vulgarisation de la science est achevé par l'armée encyclopédique. Tragédies, romans, poésie épique, tous les genres littéraires connus jusque-là, auquels sont ajoutés de nouveaux genres inventés pour l'occasion, servent à faire entendre au peuple les idées sceptiques et réformatrices des philosophes. Pour la première fois en France il existe une opinion publique militante, "une puissance invisible, dit Necker en 1784, qui, sans

---

(1) Tabl. de la Litt. Fr., Vol. I, p. 1.
(2) Discours de réception à l'Académie.

trésors, sans gardes et sans armée, donne des lois à la ville, à la cour, et jusque dans les palais des rois"(1). De ce nouveau royaume intellectuel, les écrivains du dix-huitième siècle constituent la puissante aristocratie. —Le roi, c'est Voltaire.

Aussi cosmopolite que puissant, ce royaume littéraire ne reconnaît aucune frontière nationale, et se moque de plus en plus de l'autorité de l'état. Quoique publié à Genève de crainte du censeur, quoique attaqué par les Jansénistes et les Jésuites, par la Sorbonne et le roi de Prusse, "L'Esprit des Lois" de Montesquieu a pourtant vingt-deux éditions en deux ans, fait un grand bruit en Italie, inspire de nouvelles analyses critiques du gouvernement en Angleterre, et joue un rôle important dans la révolution américaine.

La victoire de l'esprit sur la force brute ne s'accomplit pas sans peine. Le dix-huitième siècle enfante dans la douleur l'Encyclopédie, et a besoin d'une assemblée de gens aussi réputés que le ministre d'Argental et la belle Pompadour pour remplir le fils de sages-femmes. Mais le triomphe final revient aux écrivains. Déguisées d'abord par toute sorte d'artifice, cachées sous toute

---

(1) Bers. Et., p. 35.

espèce de manoeuvre, les idées des philosophes s'expriment de plus en plus franchement comme la puissance du royaume littéraire arrive à surpasser celle du royaume temporel. Vers la fin de sa vie, Voltaire dit tout ce qu'il pense et tout ce qu'il veut. "Les plus enracinés dans la royauté déchue, dit Arsène Houssaye, ceux-là mêmes qui disaient encore 'Louis XVI, par la grâce de Dieu', commençaient enfin à comprendre que le vrai roi était celui qui avait épousé l'opinion publique"(1). A la mort de Voltaire, Frédéric le grand ordonne un service solennel dans l'église catholique de Berlin, et devant ses soldats prononce lui-même l'éloge du maître des encyclopédistes(2). Merveilleux spectacle, qui ne se reproduira peut-être jamais plus, que celui du roi de la Prusse rendant hommage au roi intellectuel de l'Europe.

Il va sans dire que les efforts des philosophes pour éclairer la bête humaine ont attiré autant de pierres que de bouquets. Pour celui qui s'agenouille aveuglement devant l'autel de la tradition, l'oeuvre de ce royaume intellectuel paraîtra purement destructive. Pour Alfred

---

(1) Le Roi Voltaire, p. 305.
(2) Ibid, p. 313.

de Musset, dont

".....la raison révoltée

Essaie en vain de croire, et le coeur de douter"(1), Voltaire est un destructeur, qui "jette à bas tout ce qu'il voit debout"(2). Lanson même appelle le dix-huitième siècle "destructeur de toute croyance"(3). Mais si les philosophes ont beaucoup détruit, beaucoup de ces anciennes traditions du moyen-âge ne valaient pas la peine d'être préservées. Ajoutons que les philosophes ont contribué une nouvelle conception de liberté et de tolérance. Le zèle de Voltaire pour la justice et l'humanité constitue peut-être sa plus grande prétention à l'immortalité. Son rôle dans l'affaire de Calas suffirait seul, dit Goethe, à le faire digne de vénération(4).

Monsieur Ducros nous disputerait peut-être le droit d'appeler Voltaire le chef de l'armée encyclopédique(5). Il est vrai que l'Encyclopédie se poursuit parfois sans

---

(1) L'Espoir en Dieu, 89-90.
(2) Ibid, 118.
(3) Hist. de la Litt. Fr., p. 624.
(4) Dichtung und Wahrheit, iii, Vol. I, p. 86: "Voltaire hatte durch den Schutz, den er der Familie Calas angedeihen liess, grosses Aufsehn erregt, und sich ehrwürdig gemacht".
(5) Les Encyclopédistes, p. 85: "On voit que Voltaire n'est pas absolument, comme on l'a dit, le chef et le maître du parti encyclopédique".

Voltaire, parfois même malgré lui. Si on désirait faire un tableau de l'organisation de l'Encyclopédie, ce n'est pas Voltaire, nous le voulons bien, mais Diderot que l'on mettrait à la tête de cette collection de travailleurs acharnés. Mais c'est plutôt le côté intellectuel qui nous importe ici, et à cet égard, c'est Voltaire qui, avant tout autre, crystallise dans son oeuvre prodigieuse les idées-force de ce siècle orageux. Dès 1749 il est pour Diderot "Monsieur et cher maître"(1). Les ennemis de l'Encyclopédie savent bien qui en est le véritable chef. Nous verrons qu'il y avait dans l'armée encyclopédique beaucoup de philosophes secondaires dont les idées constituent pour la véritable foi religieuse un danger beaucoup plus grand que les idées de Voltaire; les attaques des pieux, cependant, se dirigent avant tout contre le patriarche de Ferney. Flaubert ne parle pas des 'encyclopédistes' mais des 'voltairiens'(2). Quand bien même 'le roi Voltaire' n'aurait pas contribué d'un seul article à l'oeuvre de l'Encyclopédie, il serait pourtant à juste raison considéré comme l'incarnation des idées des philosophes de son siècle.

La plupart des critiques semblent s'accorder avec

---

(1) Ducros, p. 79.
(2) dans Morize: "Candide", Ed, Crit., Int.

Lanson que le dix-huitième siècle est "faiblement artiste"(1), et si on entend par là que ce siècle n'a pas produit de grands chefs-d'oeuvre esthétiques, c'est une affirmation incontestable. Il y a pourtant, nous espérons le montrer, un art tout spécial dans les contes de Voltaire. "Personne n'a mieux connu, dit d'Alembert, l'art si rare de rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre"(2). Ce n'est pas, bien évidemment, le grand génie artistique d'un Corneille; c'est plutôt l'art de Rabelais et de Swift, l'art de frapper et de cacher sa main, l'art de détruire en une simple phrase un rêve métaphysique; bref, l'art de tuer au moyen de la raillerie. Sans cet art, aurait-il pu, comme il le peut encore à l'heure actuelle, tant encenser ceux dont le coeur a ses raisons que la raison ignore? Ajoutons, du reste, que Lanson lui-même semble faire une exception des contes de Voltaire lorsqu'il écrit la biographie du grand écrivain. "Dans ces genres légers, dit-il des contes, libres et sans règles de la prose, Voltaire.... se révèle....un grand, puissant et original artiste"(3).

Cette introduction pourra paraître un peu longue;

---

(1) Hist. de la Litt. Fr., p. 624.
(2) Ducros, p. 79.
(3) Lanson: Voltaire, p. 149.

elle est cependant absolument nécessaire pour étayer la thèse que nous voulons exposer ici. Dans ce qui précède nous nous sommes efforcés de brosser à larges coups un tableau de ce qui constitue les traits essentiels du dix-huitième siècle. Il ressort de ce rapide inventaire trois grands faits qui dominent les idées des philosophes au dix-huitième siècle:

Tout d'abord, la vie a un but en elle-même. Amateurs du plaisir et du jeu de l'esprit, les seigneurs et les dames considèrent la vie comme quelque chose de tout à fait plaisant, dont le but est de se faire amuser,

Ensuite, le rationalisme de Descartes, sous l'influence de Locke et de l'école déiste de l'Angleterre, va devenir expérimental. On renonce aux vastes systèmes de la métaphysique, et tout sera mis en question,

En troisième lieu, l'oeuvre des philosophes ne sera pas, comme on l'a souvent affirmé, une oeuvre purement destructive, car l'idée de justice et d'humanité comptera comme la contribution la plus fructueuse qui ait été donnée à la pauvre espèce humaine.

M. Louis Ducros résume ces trois points saillants dans les termes "nature, raison, humanité", et nous lui avons emprunté ces titres pour la division de notre étude.

Quel sera donc l'objet de notre étude? Ce sera de montrer, avec documents à l'appui, que ces trois idées-force, dont découlent tous les autres traits caractéristiques de ce siècle orageux, sont mises en relief dans les contes de Voltaire.

Jusqu'ici on a surtout cherché la pensée de Voltaire dans ses oeuvres d'un caractère purement philosophique. Or, nous croyons que les contes ont contribué plus que toutes autres oeuvres à disseminer les nouvelles idées du siècle. La raison en est que là, plus qu'ailleurs, Voltaire a su révéler sa pensée d'une forme artistique qui la rendait accessible à la masse de ses lecteurs. Will Durant dit des contes que: "they give the Voltairean spirit in purer form than anything else in his ninety-nine volumes"(1). Même si les oeuvres purement philosophiques de Voltaire n'existaient pas, on pourrait, à l'aide de ses contes, reconstituer sa philosophie entière. "C'est dans ses contes, dit Houssaye, qu'il faut surtout chercher Voltaire: c'est là que son génie s'épanouit en toute liberté, c'est là qu'il nous surprend par sa gaieté profonde et sa raison souveraine; c'est là...qu'il nous jette la vérité à pleines mains"(2).

---

(1) The Story of Philosophy, p. 230.
(2) Le Roi Voltaire, p. 353.

Montrer que les idées des philosophes, que nous venons d'examiner, idées qui donnent au dix-huitième siècle une physionomie si originale, se trouvent exposées d'une façon lumineuse dans les contes de Voltaire, tel sera le but de notre thèse.

PREMIERE PARTIE —— LA NATURE

"Physis, c'est-à-dire Nature, enfanta Beauté et Harmonie....Mais Antiphysis, laquelle est de tout temps partie adverse de Nature, incontinent, eut envie sur cetuy tout beau et honorable enfantement et, au rebours, enfanta des monstres difformes et contrefaits, en dépit de Nature, tels que Matagots, Cagots et Papelards, Caphars et Chattemites."

——Rabelais, Gargantua, I, 97.

CHAPITRE I

LA VIE A UN BUT EN ELLE-MEME

Il y a beaucoup de Rabelais dans Voltaire, et c'est surtout dans les contes que se révèlent le plus clairement les rapports importants qui lient le plus farceur des philosophes au plus philosophe des farceurs. Rabelais et Voltaire représentent tous les deux un aspect important de la pensée française qui caractérise à la fois la période de la renaissance et le siècle des philosophes, —c'est la révolte contre la vie monastique du cloître, et l'évocation des plaisirs de la vie; bref, c'est le retour à la nature.

Fortement marquée dans le tableau des moeurs au dix-huitième siècle, cette idée de nature trouve son expression la plus exacte dans la vie mondaine de la société polie de l'époque. Dès la mort du "roi-dévôt" la société mondaine commence à manifester une réaction

complète contre la doctrine catholique de la mortification de la chair. Assaillie par l'humanisme des philosophes, l'austérité religieuse fait place à une vive recherche du plaisir. Amateur de la vie brillante du salon, la société polie du dix-huitième siècle s'accorde avec Maupertuis que "le bonheur est le souverain but de la vie"(1).

Dès sa jeunesse Voltaire fréquente cette société brillante. Il connaît intimement cet aspect spécial du dix-huitième siècle, représenté et idéalisé en littérature par le "marivaudage" et en peinture par les tableaux idylliques de Watteau. La vie de Voltaire elle-même est pleine de renseignements qui nous éclairent sur l'influence qu'a exercée cette société gaie et licencieuse sur le grand écrivain.

Certes, la vie privée de Voltaire ne pourrait guère servir de modèle à un moraliste de nos jours. Ayant volé à un marquis sa femme brillante, l'ayant perdue à son tour à un rival plus jeune, il goûte sans pudeur la compagnie du mari. "It was characteristic of the age, dit Durant, parlant de la mort de Mme du Châtelet, that her husband and Voltaire should meet at her death-bed with

---

(1) dans Mornet; p. 51.

not one word of reproach, and indeed made friends by their common loss"(1).

Mais bien homme de son temps, Voltaire n'hésite pas à décrire franchement les moeurs relâchés qui caractérisaient parfois sa propre conduite, et à peintre en détail les abus licencieux dont il fut plus d'une fois coupable. Grâce à cette tendence , signalée par M. Bersot, de "dire franchement ce qu'il pense de lui-même"(2), cette vie de gaieté, de plaisir, trop souvent de licence même, est mise en relief à chaque page des contes de Voltaire, —à Persépolis dans "Le Monde Comme Il Va", à Babylone dans "La Princesse de Babylone" et dans "Zadig", à Paris même dans "Candide" et dans "L'Ingénu". Les convives de la fête de la Princesse de Babylone se révèlent comme de véritables Parisiens cultivés lorsqu'ils avouent que "l'essence de la nature humaine est de se réjouir", que "l'homme n'est né que pour la joie" et que "tout le reste est folie"(3). Nous reconnaissons le Paris que connaissait Voltaire, dans la capitale de la Gaule, où "il y avait.... environ cent mille personnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer et à se divertir.....La douceur de la

---

(1) The Story of Philosophy; p. 237.
(2) Bersot; Et., p. 32.
(3) LVII, p. 242.

société, la gaieté, la frivolité étaient leur importante et leur unique affaire"(1).

Mme. du Barri écrit en 1697: "l'amour dans le mariage n'est plus du tout à la mode, et passerait pour ridicule", et en 1704: "une personne qui ne veut plus avoir sujet de rire n'a qu'à se marier en France; l'envie lui passera bien vite"(2). Voltaire peint un tableau vraisemblable de ce relâchement des moeurs lorsqu'il nous dit que Zadig, après un mois de mariage, remarque dans sa femme "un peu de légèreté, et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes-gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu"(3). Babouc, à son tour, est choqué par la licence parmi les jeunes femmes de Persépolis, qui accordent ouvertement des rendez-vous aux seigneurs de la ville (4). Une grande dame de la ville de Persépolis avoue à Babouc que "dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait trouvé dans la sienne"(5).

La franchise complète qui existe entre les intriguants du salon, franchise dont Babouc ne cesse pas de

---

(1) LVII, p. 324.
(2) Bers. Et., p. 31.
(3) LVI, p. 11.
(4) LVI, p. 136.
(5) LVI, p. 137.

s'émerveiller, nous rappelle l'affirmation d'un prédicateur de l'époque, à savoir que "la vertu dans ce siècle est si décriée qu'il n'y a plus d'hypocrisie"(1). La belle dame de Persépolis ne cache rien à son mari; au contraire elle assure le voyageur stupéfait que "mon mari est le meilleur ami que j'aye au monde,.....il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant; et....il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse"(2).

S'il reste encore un peu d'hypocrisie dans cet effarant tableau de débauche, il faut la chercher à la cour, où les moeurs ne sont pas moins relâchés, quoiqu'on moralise devant le peuple. Désirant faire la connaissance de celle qui, devant l'assemblée publique, "avait débité .....une morale si noble et si pure", Babouc se rend chez la reine principale de la ville de Persépolis. Il est tout consterné de ce qu'elle essaie sur-le-champ de lui emprunter de l'argent; car, dit-elle, "un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant; j'accoucherai bientôt; je manque d'argent, et sans argent on n'accouche point"(3). Il est bien évident que Voltaire se rend compte que la morale de son époque est tombée bien bas.

---

(1) Bers. Et., p. 39.
(2) LVI, p. 132.
(3) LVI, p. 141.

A ce sombre tableau de la vie mondaine de l'époque il faut ajouter avec de Brühl que le jeu devient la passion des femmes(1). Voici une description, tirée de "Candide", d'une soirée chez une grande dame de Paris:

"——On y était occupé d'un pharoan; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes; registre connu de leurs infortunes. Un profond silence régnait; la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier, et la dame du logis, assise auprès du banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-et-leva de campagne, dont chaque joueur connaît ses cartes; elle les fesait décorner avec une attention sévère, mais polie; elle ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques". Remarquons que cette dame est une marquise; remarquons d'ailleurs que sa fille, qui n'est âgée que de quinze ans, "était au nombre des pontes, et avertissait d'un clin d'oeil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort"(2).

Voilà le tableau des moeurs de l'époque que nous présente Voltaire dans ses contes; tableau assez sombre sans doute, qui sert à montrer d'une façon lumineuse le

---

(1) Bers. Et., p. 26.
(2) LVI, p. 330.

caractère effréné de la réaction complète du siècle des philosophes contre la rigueur morale de l'âge précédent. Mais, nous l'avons déjà dit, cette chute soudaine de la morale, ce nouveau goût de luxe et de plaisir, ne constituent que l'expression populaire de l'idée de la nature qui agite les philosophes du dix-huitième siècle. Nous nous sommes efforcés de montrer, dans ce qui précède, que les contes de Voltaire offrent un tableau clair et vivant de l'invasion de la société polie par ce nouvel esprit de gaieté. Il nous reste à examiner les contes et à y découvrir en quoi Voltaire se révèle fils de son temps, voué à la doctrine de la vie complète qui avait formé l'idéal de la renaissance, séduit même par les abus licencieux qu'il n'hésite pas à condamner à plusieurs reprises.

Qu'il nous soit permis, tout d'abord, de signaler l'idée fondamentale qui, à notre avis, domine la philosophie ascétique du catholicisme, à savoir que l'homme n'est sur la terre que pour se préparer à la vie céleste. On se mortifie, on se torture même, parce que l'on espère s'assurer ainsi carte blanche pour l'entrée dans la paradis céleste; bref, on subordonne la vie présente à la vie à venir. Et pour appeler l'attention de l'Etre infini sur cette subordination pieuse, on sacrifie sa

vie à donner des preuves bien claires du dédain que l'on ressent en contemplant la médiocrité de la vie terrestre, ayant entrevu, au moyen de la grâce efficace, une vision du paradis à venir.

Les philosophes du dix-huitième siècle ne croient pas que Dieu exige de telles preuves. Pour Voltaire, le dédain de n'importe quelle fonction que le Ciel a bien voulu nous accorder, constitue un attentat contre la Providence même. La raison lui dit que cette vie terrestre doit avoir un but en ell-même, si non, Dieu, qui sait tout et qui est infiniement bien veillant, ne nous l'aurait point donnée; la nature lui dit que ce but est d'assurer son propre bonheur en ce monde. Nous verrons que c'est un des grands buts de la philosophie rationaliste du dix-huitième siècle de fonder la morale sur le règne du bonheur. C'est le but même de La Mettre, de Maupertuis et de Diderot; c'est un objet important des contes de Voltaire, ainsi que ceux de Rabelais et de Swift, qui cherchent dans des voyages utopiques un pays fabuleux où la morale n'existe que pour le bonheur humain. Cette recherche a été signalée par M. Mornet comme "la méthode naturiste" des contes.(1)

---

(1) La Pens. Fr. au XVIIIè Siècle; p. 56.

Le but de la morale étant la poursuite du bonheur immédiat, il découle de là que les philosophes doivent attaquer vigoureusement la morale transcendentale de l'ascétique. En parlant du suicide dans "L'Ingénu", Voltaire ridicule "ces lieux communs fastidieux par lesquels on essaye de prouver qu'il n'est pas permis d'user de sa liberté pour cesser d'être quand on est horriblement mal, qu'il ne faut pas sortir de sa maison quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme est sur la terre comme un soldat à son poste.."(1). Le culte chrétien du devoir a fait place ici à une conception du bonheur comme le seul et souverain but de la vie.

L'ironie impitoyable de Voltaire assène des coups mortels à l'institution monastique. Pour lui, les monastères sont "anciens usages barbares, contre lesquels la nature effrayée réclame à haute voix"(2). L'Ingénu, représentant la nature pure, n'a jamais entendu parler des couvents. Le bailli entreprend de lui expliquer "ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin 'conventus' qui signifie 'l'assemblée' et le huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait

---

(1)LVII, p. 111.
(2)LVII, p. 325.

pas être admis dans l'assemblée. Sitôt qu'il fut instruit que cette assemblée était une espèce de prison où l'on tenait les filles renfermées, chose horrible, inconnue chez les Hurons et chez les Anglais, il devint ...furieux"(1). Dans un passage de "La Princesse de Babylone", Voltaire loue les Allemands pour avoir banni "un usage insensé, qui énervait et dépeuplait plusieurs pays méridionaux; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vastes cachots, un nombre infini des deux sexes éternellement séparés l'un de l'autre, et de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication ensemble. Cet excès de démence, accrédité pendant des siècles, avait dévasté la terre autant que les guerres les plus cruelles"(2).

Voltaire ne dédaigne pas de faire un appel direct à l'égoïsme du roi pour demander la suppression de cette survivance de l'ascétisme du moyen-âge. "Je regarde les voeux comme un attentat contre la patrie"(3), dit 'L'Homme aux 40 Ecus'; et dans "La Princesse de Babylone": "Les princes du nord avaient à la fin compris que si l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas séparer les

---

(1) LVII, p. 39.
(2) LVII, p. 303.
(3) LVII, p. 193.

plus forts chevaux des cavales"(1). Il ressort de la lecture des contes que si Voltaire attaque fougueusement l'institution monastique, c'est bien moins en vue d'augmenter la puissance des armées françaises que de dénoncer une perversion injustifiable de la nature humaine.

Voltaire peut paraître parfois injuste dans ses attaques contre certaines institutions religieuses qui au Moyen-Age avaient joui d'un immense prestige grâce aux services signalés qu'elles avaient rendus à un large public. Au dix-huitième siècle, les choses sont changées: l'utilité des nombreux monastères et couvents qui pullulent sur le territoire de la France n'est plus reconnue, le maintien de ces institutions pèse lourdement sur les maigres revenus de la population. En outre, la conduite ou plutôt le manque de conduite des membres de certains ordres religieux contribue fortement à discréditer les institutions religieuses en général.

La gaieté infernale de l'auteur des contes se tourne sans merci contre les moeurs assez choquantes du clergé au dix-huitième siècle. L'oncle de l'Ingénu, un prieur, "était un très bon ecclésiastique, aimé de ses

---

(1) LVII, p. 303.

voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines"(1). A Paris, nous trouvons le révérend père de la Chaise enfermé avec Mademoiselle du Tron, l'archévêque avec la belle Madame de Lesdiguières, tandis que l'évêque de Meaux "examinait, avec mademoiselle de Mauléon, 'l'amour mystique' de Madame Guyon"(2). C'est un jeune théatin, le frère Giroflée, qui se nourrit de la dégradation de la malheureuse Paquette(3); celle-ci avait été séduite par un cordelier, son confesseur(4). Le théatin avoue que le prieur du couvent lui vole la moitié de son argent, que le reste lui sert à entretenir les filles, que, somme toute, "la jalousie, la discorde, la rage habitent dans le couvent"(5).

De ce sombre tableau, que nous pourrions rendre plus sombre encore en multipliant les exemples du rôle peu flatteur que joue le clergé dans les contes, il ressort que Babouc ne frémit pas sans raison " des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement"(6). L'esprit

---

(1) LVII, p. 5.
(2) LVII, p. 70.
(3) LVI, p. 345.
(4) LVI, p. 346.
(5) LVI, p. 349.
(6) LVI, p. 149.

frondeur de Voltaire saisit ce paradoxe absurde avec une joie diabolique; en propageant les idées anticléricales des philosophes, il revient sans cesse sur cette contradiction signalée. "Nous les prions, avait-il écrit dans son dictionnaire, de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter le monde, et en quoi l'on peut distinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent, si c'est seulement en ce qu'ils ne portent point les armes et ne sont pas mariés publiquement"(1).

Voltaire attaque surtout l'institution monastique parce qu'en tant que représentant de l'ascétisme catholique elle est pour lui l'incarnation de cette mortification de la chair qui forme la vivante antithèse de l'idée de nature évoquée par les philosophes. Adoptant pour leur devise la phrase célèbre des humanistes italiens: "homo es, nihil humanum a te alienum puta", les philosophes évoquent une existence pleine, reconnaissant et l'esprit et le coeur, et enfin le corps humain. Voyez la parole que Voltaire met dans la bouche du bon roi Nabussan dans "Zadig", parole qui illustre bien sa foi humaniste dans les fonctions du corps: " Le corps et le coeur, dit le roi, sont chez moi destinés à être aimés;

---

(1) Dict. Phil; Art. "Abbaye".

la première de ces deux puissances a tout lieu d'être satisfaite"(1). Voltaire tourne sa satire la plus mordante contre le pauvre janséniste Gordon, qui " ne connaissait l'amour que comme un péché dont on s'accuse en confession". Ce n'est qu'au moyen de la sagesse naturelle de l'Ingénu qu'il apprend enfin à le connaître comme "un sentiment aussi noble que tendre, qui peut élever l'âme autant que l'amollir, et produire même quelquefois des vertus"(2).

Mais n'est-il pas vrai, nous objectera-t-on, que Voltaire paraît parfois dans ses contes un moraliste de premier ordre? qu'il semble attaquer vigoureusement la licence de la société de son temps? Ne dit-il pas de Paris dans "Candide" que "c'est un chaos, c'est une presse dans la quelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve"(3)? Quant à la vie du salon, ne condamne-t-il pas également dans "Zadig" "ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, ces médisances téméraires, ces décisions ignorantes, ces turlupinades grossières, ce vain bruit de paroles qu'on appelait la conversation"(4)?

---

(1) LVI, p. 77.
(2) LVII, p. 78.
(3) LVI, p. 323.
(4) LVI, p. 7.

Mais personne n'a fait mieux que Voltaire la distinction entre le principe et l'abus du principe. S'il n'hésite pas à dire franchement ce qu'il pense de la licence qui régnait en France, il n'en reconnaît pas moins que, le but de la vie étant de vivre heureux, cette société brillante, sinon gâtée par les abus, constitue la vie la plus convenable à la nature humaine. Chez une dame de Paris Amazan, amant de la Princesse de Babylone, "goûta fort cette dame et la société rassemblée chez elle. La liberté y était décente, la gaieté n'était point bruyarde, la science n'avait rien de rebutant, et l'esprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'est pas un vain nom, quoiqu'il soit souvent usurpé"(1). Fils de son siècle, amateur lui-même du plaisir et du bel esprit, Voltaire se révèle dans ses contes fort séduit par la douceur et le brillant de la vie mondaine. A propos des Parisiens, il nous avoue dans "La Princesse de Babylone" que "rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient, au sein des arts, et d'une volupté tranquille et délicate", y ajoutant —affirmation qui révèle l'influence puissante exercée par ce nouvel esprit de plaisir en Europe— que "plusieurs étrangers et des rois même avaient préféré ce repos si agréablement occupé

---

(1) LVII, p. 329.

et si enchanteur, à leur patrie et à leur trône"(1).

Citons, du reste, la tolérance presque paternelle que Voltaire manifeste pour les folies des Parisiens de son époque. "Les habitants de la Gaule sont les enfants de l'Europe, dit Amazan dans 'La Princesse de Babylone', et j'aime à jouer avec eux"(2). On sent que Voltaire pardonnerait aux jouisseurs leurs folles débauches et leur dédain de la vertu privée, s'ils voulaient seulement protester avec lui contre les grands crimes sociaux de l'époque, qui sont, à ses yeux, beaucoup plus funestes. Après avoir parcouru la ville de Persépolis, et avoir été témoin des abus du gouvernement, de la justice et du clergé, Babouc, qui avait déclaré d'abord, au sujet de la licence des moeurs, "qu'une telle société ne pouvait pas subsister"(3), conclut enfin qu'en comparaison avec les abus de la société entière, les petits vices de l'individu ne sont pas dignes de l'attention du philosophe. "S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, dit Babouc des égarements moraux de la reine de Persépolis, Ituriel aurait tort de se tant fâcher"(4).

Si Voltaire paraît attaquer parfois la folle

---

(1) LVII, p. 333.
(2) LVII, p. 334.
(3) LVI, p. 137.
(4) LVI, p. 141.

recherche du plaisir, ce n'est pas qu'il s'oppose au nouvel esprit humaniste; c'est plutôt qu'il y a dans la société polie trop de St-Pouange, noble de "L'Ingénu", qui, en voyant la bière de la belle St-Yves, "détourne les yeux avec ce simple dégoût d'un homme nourri dans les plaisirs, qui pense qu'on doit lui épargner tout spectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine"(1). Ce qu'il reproche aux Parisiens, ce n'est pas tant leur immense "joie de vivre", qu'il avait goûtée lui-même en sa jeunesse; c'est plutôt leur indifférence envers les misères sociales de l'époque, misères qui deviennent la "bête noire" de la philosophie rationaliste du dix-huitième siècle. "Si on leur parlait des horreurs, dit Voltaire des Parisiens, dans 'La Princesse de Babylone', ils disaient qu'en effet cela n'était pas bien, et puis ils se mettaient à rire et à chanter des vaudevilles"(2). Voltaire lui-même aime trop la vie complète, il est trop séduit par la douceur de la vie brillante des salons, pour combattre la gaieté immense de ses contemporains. Mais il veut adresser à cette compagnie joyeuse le mot de Sadi à la Sultane Sheraa dans l'épître dédicatoire de 'Zadig': "J'espère que quand vous

---

(1) LVII, p. 113.
(2) LVII, p. 324.

serez lasse de conversations.....je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison"(1).

Du reste, on sent que Voltaire est enchanté par la gaieté et la spontanéité qu'il peint lui-même dans ses contes. Il y a quelque chose de Panurge dans l'effort de l'Ingénu pour "épouser" sur-le-champ sa marraine(2), comme il y a un fort arome du "Décaméron" dans l'incident du "Nez" dans "Zadig"(3). Quel meilleur preuve de l'amour de la nature humaine que cet esprit gai et frivole qui contribue tant à l'art des contes? "He carried on the healthy, earthy humor of Rabelais", dit Durant de Voltaire; (4) —et quoi de plus rabelaisien que la "leçon de physique expérimentale" que donne le brave docteur Pangloss à la docile Paquette(5), ou le désir de Cunégonde de devenir la "raison suffisante" de Candide(6)? De Vinet dit de Voltaire: "frivole par nature et par système, il a même fait l'éloge de la frivolité"(7); —et l'on composerait un gros ouvrage si l'on voulait faire une symposie des parures de frivolité voltairienne que contiennent les contes seuls. Il ne peut s'empêcher de rire

---

(1) LVI, p. 7.
(2) LVII, p. 35.
(3) LVI, pp. 12-14.
(4) The Story of Philosophy, p. 220.
(5) LVI, p. 232.
(6) LVI, p. 232.
(7) Dans Pélissier, Avant-Propos.

même en attaquant la misanthropie des ascétiques: "Jonas, dit-il dans 'Le Monde Comme Il Va', se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, et qu'on a soupé en bonne compagnie"(1).

Citons, du reste, la joie toute rabelaisienne que semble éprouver l'auteur des contes en donnant à l'Ingénu "une vertu mâle et intrépide, digne de son patron Hercule"(2). Se réveiller et vivre; —c'est ce que Voltaire nous enseigne dans ses contes. L'Ingénu, pour mieux goûter les joies de la simple existence, s'éveille avec le soleil: "——il n'était pas comme la bonne compagnie, qui languit dans un lit oiseux jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, et qui se plaint encore que la vie est trop courte"(3).

Voltaire est trop raisonnable pour ne pas se rendre compte des dangers que comporte le culte du bonheur, et il est vrai qu'il se hâte d'attaquer les abus de cette

---

(1) LVI, p. 154.
(2) LVII, p. 36.
(3) LVII, p. 15.

philosophie humaniste. Mais nous nous sommes efforcés de montrer que malgré son dégoût bien évident de quelques abus signalés, il reste cependant fils de son siècle, goûtant fort la vie joyeuse et luxurieuse de la société mondaine du dix-huitième siècle. S'il ose, alors, malgré la licence qu'il voyait en France, évoquer cependant l'idéal de la "vie complète", croit-il donc avec Rousseau que la nature humaine soit foncièrement bonne? Au contraire, dit Emile Faguet, "Voltaire a représenté l'homme .....comme le 'gorille féroce et lubrique' qu'on prétend qu'il était aux temps primitifs"(1). Voltaire n'oserait pas comme Rabelais inscrire sur la porte de son abbaye idéale la fameuse phrase "fais ce que voudras", car il n'a pas cette foi de l'homme de la renaissance que "gens libres, bien nés et instruits ont, par nature, un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux"(2). Cependant il a une foi absolue dans le triomphe final du bien dans la nature humaine. La légende de Babouc nous enseigne avant tout que si la nature humaine est composée du bien et du mal, c'est le bien qui y prédomine. C'est la même idée qu'il propage dans

---

(1) Faguet: Voltaire, p. 187.
(2) Gargantua, I, p. 93.

"L'Ingénu": "Il y a, dit l'abbé, je l'avoue, beaucoup d'inconstans parmi nous; il y en aurait autant chez les Hurons, s'ils étaient rassemblés dans une grande ville; mais aussi il y des ames sages, honnêtes, éclairées"(1). Point capital sur lequel nous aurons à revenir, cette foi de Voltaire au bien essentiel de la nature humaine gouverne toute la philosophie sociale du grand écrivain.

Si, enfin, il fallait encore des preuves que Voltaire, loin d'être misanthrope, aime profondément l'idéal du bonheur humain exprimé par la vie douce et gaie de la France du dix-huitième siècle, nous ne saurions mieux faire que citer, comme argument final et conclusif, l'immense goût de luxe qu'il déploie dans sa description d'"Eldorado", pays utopique où l'on ose à juste raison rechercher l'idéal du maître des philosophes:

"Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin, dit Voltaire dans 'Candide', partout l'utile était agréable; les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une manière brillantes, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Mesquinez"(2)....."On leur fit voir la

---

(1) LVII, p. 37.
(2) LVI, p. 298.

ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle"(1) Les enfants de la ville d'Eldorado sont couverts de brocarts d'or, et jouent avec des émeraudes et des rubies; le cabaret de la ville eldoradienne "était bâti comme un palais d'Europe"(2). A l'accompagnement de la musique la plus belle, des enfants vêtus de drap d'or servent aux voyageurs un repas digne d'un roi; les convives du cabaret sont d'une politesse extrême, et ils goûtent ensemble les charmes de la conversation et les plaisirs de l'esprit(3). Voilà la vie idéale de Voltaire; nous sommes loin ici et de la mortification pratiquée par l'ascétique religieux, et du dédain des vanités terrestres du moraliste austère.

L'ascétisme religieux cherche son but final dans la mort. Se fiant à la nature humaine, haïssant avec passion la mortification qui l'opprime et la déforme,

---

(1) LVI, pp. 306-307.
(2) LVI, p. 299.
(3) LVI, p. 300.

Voltaire fait dans ses contes l'éloge de la vie. Depuis la renaissance la France étouffait sous l'oppression monastique; ce n'est qu'à l'époque de Voltaire et des philosophes que s'accomplit enfin l'écroulement final des murailles étroites qui emprisonnaient l'esprit français dans les cachots des cloîtres, et que cet esprit est enfin délivré des fers de l'ascétisme monastique, se réjouissant de sa nouvelle liberté par une gaieté exhubérante et par un goût très vif de la vie.

DEUXIEME PARTIE —— LA RAISON

"Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison."

——Molière: "Les Femmes
Savantes", Acte II, Scène 7.

CHAPITRE II

L'INTRODUCTION DE LA PHILOSOPHIE EXPERIMENTALE

Le 13 avril 1726, date importante dans l'histoire des lettres françaises, le jeune poète Arouet, victime de la persécution dans son pays natal, va s'exiler en Angleterre. C'est un heureux moment pour le jeune imprudent qui est destiné à devenir le chef incontesté du rationalisme européen. Il fait la connaissance de Swift, qui publie son "Gulliver's Travels" en 1727, Pope qui vient de terminer la "Dunciade" et Locke, dont l' "Essay on the Human Understanding" deviendra la bible du futur "philosophe ignorant". Grâce à Bolingbroke, il est introduit dans la société polie anglaise; il est à Londres pour les funerailles de Newton, et s'emerveille de l'estime que témoigne le peuple de ce pays à un simple homme de science qui n'est ni grand noble ni célèbre métaphysicien.

Fait plus important encore, l'écrivain français vient en contact avec l'empirisme anglais représenté par Locke et Newton. Si, comme le dit E. Sonet: "le séjour de Voltaire en Angleterre constitue un événement capital dans l'histoire de la littérature française"(1), la raison en est que c'est au contact de la pensée anglaise que Voltaire sent naître en lui ce profond dédain des systèmes vains et illusoires de la métaphysique, et ce goût si vif pour la méthode expérimentale de la science. Dès le moment où Voltaire met le pied sur le sol de l'Angleterre, la révolution dans les sciences que prédit Diderot dans ses "Pensées sur l'Interprétation de la Nature" est assurée en France. Cette révolution, après avoir détrôné la "pensée en géomètre" de Descartes et le mysticisme scolastique de Leibnitz, rendra enfin le sceptre intellectuel de l'Europe aux philosophes empiriques, partisans avides de la méthode expérimentale.

Il ne faut pas oublier la grande dette que la rationalisme du dix-huitième siècle doit à celui de Montaigne et de Descartes. M. Louis Ducros cherche

---

(1) Voltaire et l'Influence Anglaise, p.10.

l'origine de la philosophie expérimentale dans l'oeuvre de Montaigne et des libertins du dix-septième siècle. Mais le rationalisme de Montaigne est surtout passif et académique; s'il a certains doutes personels, il se garde bien d'attaquer ouvertement les croyances d'autrui. Il ne sent en lui, d'ailleurs, aucun désir de renouveller la société sur une base scientifique. Descartes aussi avait affirmé que: "c'est une plus grande perfection de connaître que de douter"(1), et avail abondonné parfois le terrain solide de la raison pour les tourbillons métaphysiques.

Il faut donc chercher autre part l'inspiration directe de ce nouvel esprit de doute et ce nouveau goût de la science qui vont provoquer en France l'effondrement complet de l'ancien ordre social. Nous la trouvons en Angleterre, où la science de Bacon et plus tard de Newton, ainsi que la satire de Swift et la philosophie prudente de Locke bridaient constamment les spéculations métaphysiques. La grande faiblesse de cette époque, dit un commentateur anglais, est "the lack of a high and sustained imagination"(2).

---

(1) Discours de la Méthode; p.29.
(2) Encylopédia Brittanica; Article sur "Pope".

Ce que cet écrivain désigne comme une faiblesse, n'est-ce pas plutôt ce qui constitue l'un des meilleurs titres de gloire de ce siècle? Car dans la physique de Newton, dans la philosophie de Locke, ce n'est plus l'imagination qui tient la place prépondérante, mais l'observation et l'expérimentation. On commence à se demander, suivant le mot de Swift, "whether, after all these metaphysical Conjectures, I have not entirely missed the true Reason"(1) bref, on abandonne l'inspiration pour l'évidence.

Ayant à faire ressortir dans cette thèse que tous les traits originaux de la philosophie du dix-huitième siècle peuvent être trouvés dans les contes de Voltaire, il n'était pas inutile, avant de poursuivre notre étude, d'indiquer rapidement les sources étrangères de l'empiricisme philosophique et scientifique qui, peu à peu, s'est introduit en France et qui constitue l'un des traits les plus originaux de cette époque. Il nous sera facile maintenant de montrer, à l'aide de citations prises dans les contes de Voltaire, que dans ce mouvement de révolte contre les divorgations des théologiens et des métaphysiciens, l'homme de Ferney a été là encore l'incarnation des idées de son siècle.

---

(1) Tale of a Tub, p.158.

Dans le passage suivant des "Oreilles du Comte de Chesterfield", Voltaire loue la prudence de Locke pour nous avoir mis en garde contre les spéculations nébuleuses des métaphysiciens: "Je vois, dit Goudman, que le sage Locke a bien senté dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raison humaine. Il n'a fait aucun chapitre sur l'âme dans le seul livre de métaphysique raisonnable qu'on ait jamais écrit"(1). Si Voltaire appelle "raisonnable" la métaphysique de Locke, la raison en est que le philosophe anglais s'était contenté de tracer les limites de nos connaissances. Craignant de tomber dans cet abîme d'obscurité intellectuelle où tant de génies s'étaient laissé entraîner par leur imagination, l'auteur de l' "Essay" s'était méfié complètement de la spéculation, et n'avait insisté que sur l'ignorance éternelle de l'homme.

Aux yeux des philosophes, est-ce là une grande contribution à la philosophie? Laissons parler deux personnages des "Oreilles du Comte de Chesterfield".

"Goudman

.....en métaphysique qu'avons-nous trouvé? notre ignorance.

---

(1) LVIII,p.203.

Sidrac

Et n'est-ce rien? Pour moi, je lui rends grâce de m'avoir appris que je ne sais rien des premiers principes"(1).

Qu'est-ce que Voltaire reproche surtout aux métaphysiciens? C'est qu'ils sont des génies dont l'imagination est trop puissante pour savoir se brider. Ce qu'il admire chez Locke, ce n'est pas l'imagination, mais la prudence: "Je n'affirme rien, dit le petit partisan de Locke dans 'Micromégas', je me contente de croire qu'il ya plus de choses possibles qu'on ne pense..... L'animal de Sirius sourit; il ne trouva pas celui-là le moins sage, et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke, sans l'extrême disproportion"(2).

M. Brunetière, dans ses "Etudes Critiques", dit de Voltaire qu' "il n'a pas senti que nous sommes enveloppés d'obscurité, que notre intelligence se heurte à l'inconnaissable"(3). Avouons plutôt que tous les contes de Voltaire servent à démontrer une thèse directement opposée à l'affirmation de l'éminent critique français.

---

(1) LVIII, p. 205.
(2) LVI, p. 216.
(3) Et. Crit., iv, p. 320.

L'âme des philosophes se révèlent dans ses contes le "philosophe ignorant" dont il y fait l'éloge. Il ne s'ennuie jamais de reprocher à certains métaphysiciens leur manque de cette prudence qui vient d'une reconnaissance de l'ignorance humaine. Cette attitude de Voltaire ressort de nouveau d'une critique qu'il fait dans "L'Ingénu" de la "Recherche de la Vérité" de Mallebranche: "L'Ingénu lut le premier volume de la 'Recherche de la Vérité'. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi! dit-il, notre imagination et nos sens nous trompent à ce point! quoi! les objets ne forment point nos idées, et nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes! Quand il eut lu le second volume, il ne fut plus si content, et il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.....Votre Mallebranche, lui dit un jour l'Ingénu, me paraît avoir écrit la moitié de son livre avec sa raison, et l'autre avec son imagination et ses préjugés"(1).

"Je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens"(2), dit le partisan de Locke dans 'Micromégas'. Reconnaissant ce fait élémentaire que nos connai-

---

(1) LVII, pp. 56-57. —Voltaire reconnaît dans son Dictionnaire que Mallebranche "réussit d'abord en montrant les erreurs du sens"; mais dans une lettre de 1768 il dit: "S'il avait pu s'arrêter sur le bord de l'abîme, il eut été le plus grand ou plutôt le seul métaphysicien....il sauta dans l'abîme et il disparut".
(2) LVI, p. 216.

ssances sont bornées par les imperfections de nos sens, Voltaire se rend compte que nous ne pouvons saisir que des apparances, sans doute trompeuses. Le Sirien Micromégas a mille sens, le Saturnien en a soixante-douze; malgré ceci le géant de Sirius avoue qu'"il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose"(1). Il faut donc dire avec le partisan de Locke: "je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense", et ne pas perdre notre temps en essayant vainement d'arriver à connaître ce qui existe au-delà de nos sens.

Rappelant le mot d'Hamlet, les paroles citées du sectateur de Locke servent à démontrer que si Voltaire est assez sage pour savoir se borner à l'étude du connaissable, il n'en reconnaît pas moins la possibilité, la probabilité même, de l'existence, au-delà de nos sens, d'innombrables phénomènes qui nous seront toujours des mystères. Les deux géants de 'Micromégas' ne croient pas d'abord que la terre soit inhabitée: "Leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui

---

(1) LVI, p. 191.

pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exister"(1). Il ressort du passage suivant que si Voltaire n'accepte autre source de connaissance que les sens, il reconnaît cependant que les sens nous trompent à chaque instant: "Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner mal: car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très distinctement; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas? Mais, dit le nain, j'ai bien taté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti"(2). Il n'y a pas donc à disputer, comme M. Brunetière, que Voltaire reconnaisse l'existence d'un gouffre de ténèbres qui nous entoure. Seulement il est trop sage pour se plonger là-dedans.

Le métaphysicien se vante d'étudier ce qu'il appelle les "premiers principes", principes sur lesquels, nous l'avons montré, Voltaire ne tarde pas à avouer son ignorance complète. "Le fond de la chose", "le bout des choses"

---

(1) LVI, p. 199.
(2) Ibid.

——ce sont les termes vagues employés par le métaphysicien pour exprimer l'objet de sa recherche. Reconnaissant que si l'on accepte l'axiome que l'univers est nécessairement infini, il n'est pas moins sot de parler des "premiers" principes que des "derniers", Voltaire se rend compte, un peu tristement sans doute, que cette vaine recherche est destinée à être toujours stérile. On découvre une nouvelle cause, qui est elle-même à son tour un effet d'une cause un peu plus éloignée. Plein d'un faux espoir d'arriver un jour au bout de cette série infinie, on saute ainsi de cause en cause, d'effet en effet; mais l'étendement de notre ignorance reste cependant ce qu'il a toujours été, et qu'il sera à jamais, —un abîme obscur et sans fond:

"Qu'entends-tu par l'esprit?" demande Micromégas à un métaphysicien presque invisible. "Que me demandez-vous là, dit le raisonneur? je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais sais-tu au moins ce que c'est que la matière? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, et d'une telle forme; elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paraît être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que

c'est? Tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connais-tu? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière"(1).

Toute l'attitude de Voltaire envers la métaphysique se réduit, en effet, à cette réalisation de l'ignorance infinie de l'homme. A quoi bon discuter le "bout des choses", quand on ne sait pas expliquer comment on lève le bras? Voltaire a lui-même assez du "bon sens" dont il fait l'éloge pour s'apercevoir du ridicule des efforts des ignorants pour raisonner sur les choses mêmes qu'ils ignorent. Le bon géant Micromégas essaie d'enseigner la grande leçon de l'ignorance aux animalcules de la terre, en leur promettant de leur écrire un livre dans lequel ils verront "le bout des choses": "Effectivement il leur donna ce volume avant son départ; on le porta à Paris à l'académie des sciences; mais quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: Ah, dit-il, je m'en étais bien douté"(2).

La métaphysique a été décrite comme l'étude des problèmes qui transcendent la raison humaine. Or, dit Voltaire, à quoi bon raisonner sur ce qui transcend la raison? Locke avait essayé de résoudre cette contradiction

---

(1) LVI, p. 215.
(2) LVI, pp. 217-218.

signalée en admettant pieusement la révélation divine comme guide possible sur ces grands problèmes où la raison ne peut pas nous instruire. Voltaire, qui ne se laisse guider que par la raison seule, décrète une fois pour toute que la métaphysique consiste à poursuivre des chimères. Reconnaissons une bonne fois, enseigne Voltaire, que nous sommes tout à fait ignorants de ces mystères vagues; ne perdons plus de temps en nous efforçant vainement d'arriver à les connaître; étudions plutôt les problèmes terrestres que notre raison peut espérer de résoudre. "Il y aurait de bons livres dans cette collection, dit Pococuranté dans 'Candide', si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles, mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, et pas une seule chose utile"(1).

Quel est le résultat de l'application à la philosophie transcendentale de l'esprit de critique qui constitue, chez l'homme de science, la gouvernaille de ses propres hypothèses? Selon Voltaire, c'est que l'on s'aperçoit tout de suite que le métaphysicien ne fait que "systématiser les jeux de son esprit"(2). S'il y a dans

---

(1) LVI, p.
(2) Affirmation faite à propos de Leibnitz; Pélissier, p.20

l'oeuvre entière de Voltaire un endroit avant tout autre où l'art ironique du grand écrivain atteint son plein épanouissement, c'est sans aucun doute dans les passages des contes où il ridiculise les rêveries des métaphysiciens. C'est d'ailleurs dans ces passages que ressort la grande influence de Swift que l'auteur des contes avait subie. Dans son "Conte du Tonneau" le colérique Irlandais avait satirisé les systèmes grandioses des métaphysiciens, y ayant consacré un chapitre entier intitulé "Digression sur la Folie" (Digression on Madness), et ayant formulé une théorie assez amusante pour prouver que le "Phrenzy" des systémisateurs est le produit de certaines vapeurs inférieures qui obscurcissent les fonctions de l'esprit(1). Nous pouvons nous imaginer avec quels éclats de gaieté diabolique le jeune Voltaire, doué dès sa naissance d'un talent extraordinaire pour révéler le pédantisme ridicule caché sous les raisonnements les plus lourds et les plus prétencieux, avait goûté la raillerie impitoyable de l'impoli doyen d'Outre-Manche.

Ajoutons que les innombrables admirateurs des édifices si beaux et si illusoires qu'enfante l'imagination

---

(1) Tale of a Tub, p. 167: "Now I would gladly be informed how it is possible to account for such Imaginations as these....without Recourse to my Phenomenon of Vapours, ascending from the lower Faculties to over-shadow the brain".

des métaphysiciens, attesteront à leur chagrin qu'en cet art si spirituel de faire paraître même plus folles ces sottises profondes, Voltaire a dépassé son maître anglais. Sous la main dextre de ce prince de la satire tous ces propos si vagues et idylliques deviennent la "métaphysico-théologo-cosmolonigologie"(1); dans l'académie des sciences que s'imagine ce maître de raillerie, le sujet du prix de l'année devient celle "de trouver pourquoi la laine du mouton de Candide était rouge; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A, plus B, moins C divisé par Z, que le mouton devait être rouge, et mourir de la clavelée"(2).

Poussé par une haine implacable de tout ce qui savoure du charlatan intellectuel, Voltaire satirise impitoyablement les pédants qui raisonnent sans faits et contre les faits, dans quelle branche que ce soit ou des arts ou des sciences. Le religieux, s'est-il rendu à la tentation de faire le savant dans ses sermons? Pour son bienfait, Voltaire enfante le passage suivant dans "Le Monde Comme Il Va": "Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtemps du vice et de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas

---

(1) LVI, p. 230.
(2) LVI, p. 325.

besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, il sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction"(1). La médecine, a-t-elle été envahie à son tour par l'esprit de système? L'auteur de 'Zadig' jette au nez des médecins cette parure de satire voltairienne: "Zadig était blessé....dangereusement; un coup de flèche reçu près de l'oeil avait fait une plaie profonde.. ...un abcès survenu à l'oeil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'oeil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'oeil droit, dit-il, je l'aurais guéri, mais les plaies de l'oeil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après l'abcès perça de lui-même; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. Zadig ne le lut point"(2). Voltaire combat, partout où il la voit paraître cette tendance si commune de rationaliser

---

(1) LVI, p. 139.
(2) LVI, p. 11.

nos espoirs au nom de la raison humaine: espérant prouver la parenté de l'Ingénu, "Mlle. de Saint-Yves, qui n'avait jamais vu ni le père ni la mère, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la Providence et l'enchaînement des événemens de ce monde"(1).

Entendons-nous par là que le chef des philosophes ne sent pas, comme l'ont suggéré plusieurs critiques, l'importance et l'attraction qu'ont les grandes questions de la métaphysique pour l'esprit humain? Du tout. Il est vrai, comme l'a dit M. Pélissier qu'il ne possède "ni la faculté métaphysique.....ni le sens mystique"(2). Voltaire s'accorde évidement avec Goethe: "es ist nichts schrecklicher als eine tätige Unwissenheit"(3). Il est vrai qu'il ne saisit que ce qui est clair, et que tout son dédain de l'esprit de système découle de cette haine implacable de l'obscur. Cependant, il sent dans sa propre ame la tendance humaine à essayer de résoudre les mystères de sa propre existence. Si non, aurait-il écrit lui-même, à l'âge de soixante-treize ans, un "Traité de Métaphysique", dans lequel il avoue que les questions de l'existence, de Dieu, de l'âme, de l'esprit ont toujours été pour lui d'une importance à laquelle tout cède? Seulement il se

(1) LVII, p. 18.
(2) "Voltaire Philosophe"; Avant-Propos.
(3) Maximen und Reflexionen; p. 276; XIV.

rend compte que si sa curiosité est insatiable, elle n'en reste pas moins trompée par les systèmes illusoires édifiés par les métaphysiciens. Ce qu'il reproche aux autres, c'est leur orgueil qui les pousse à nier leur ignorance. Voltaire ne cesse pas de se demander: "Pourquoi sommes-nous? Pourquoi y a-t-il des êtres? Qu'est-ce que la pensée?"(1), mais il ne manque pas d'y ajouter "---ô atomes d'un jour, ô mes compagnons dans l'infinie petitesse, nés comme moi pour tout souffrir et pour tout ignorer, y en a-t-il parmi vous d'assez fous pour croire savoir tout cela? Non, il n'y en a point; non, dans le fond de votre coeur vous savez votre néant comme je rends justice au mien, mais vous êtes assez orgueilleux pour vouloir qu'on embrasse vos vains systèmes."(1).

Ajoutons que si Voltaire refuse de prendre au sérieux les rêveries des métaphysiciens, il n'en a pas moins un fort dégoût pour celui dont l'âme n'est pas agitée par le désir de connaître la réponse à ces grandes questions à la fois si importantes pour l'esprit humain, problèmes d'une cruauté extrême, qui savent éveiller l'âme au désir de s'instruire, mais qui refusent à tout jamais de le satisfaire.

---

(1) XXX, p. 311.

"Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle fesait? Rien du tout, répondit le philosophe mallebrancheste, c'est Dieu qui fait tout pour moi, je vois tout en lui, je fais tout en lui, c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius"(1). Du reste, dans 'Candide' même, qui est somme toute une attaque fougueuse et parfois colérique contre les prétentions des métaphysiciens, Voltaire montre une pitié tolérante pour cette vaine recherche de l'inconnaissable. "Candide et Martin, dit-il, disputérent quinze jours.....et au bout de quinze jours, ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin, ajoute-t-il, ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolaient"(2). Faut-il ajouter, enfin, que ce sceptique impitoyable a raisonné lui-même sur ces grandes questions à travers quatre-vingt-treize volumes?

Nous nous sommes efforcés de montrer que c'est tout d'abord une reconnaissance de l'ignorance humaine que Voltaire exige du métaphysicien; en deuxième lieu,

---

(1) LVI, p. 216.
(2) LVI, p. 322.

il exige une réalisation de la part du raisonneur que les problèmes pressants de la société sont pour le moment d'une importance beaucoup plus grande.

Nous avons montré dans notre premier chapitre que pour les philosophes du dix-huitième siècle la vie terrestre a un but en elle-même. A notre avis, beaucoup du dédain de Voltaire pour les idylles féeriques qu'enfante l'imagination des métaphysiciens découle de cette croyance fondamentale dans l'importance suprème du bonheur immédiat de l'humanité. Rappelons-nous encore un instant ce que nous nous sommes efforces de montrer dans notre introduction, à savoir que la situation sociale au dix-huitième siècle présentait au philosophe assez de problèmes immédiats pour occuper son attention entière. Les anciennes institutions sont corrompues et pourries. Le pouvoir monarchique est faible; comme la religion organisée se sent affaiblir, elle devient de plus en plus intolérante et cruelle: la noblesse évite les responsibilités de sa position et s'enfuit à Versailles dans une recherche affolée du plaisir: la justice semble avoir disparu. Et pendant que les ressources de la France se perdent dans de ruineux projets militaires, que la liste d'injustices va toujours grandissante, que les souffrances sociales deviennent insupportables, les méta-

physiciens s'occupent stoiquement à inventer de nouveaux systèmes pour prouver que "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles". Si nous avions à choisir de l'oeuvre entière de Voltaire un passage qui contienne tous les éléments de son attitude envers la métaphysique, nous citerions sans hésitation le passage suivant de 'Candide':

"Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide; il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il disait à Pangloss: Hélas! procure-moi un peu de vin et d'huile; je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée; mêmes causes, mêmes effets; il y a certainement une trainée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit Candide; mais pour Dieu, un peu d'huile et de vin. Comment probable? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. Candide perdit connaissance, et Pangloss lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine"(1).

Observateur de la France prérévolutionnaire, entouré de misères, d'injustices et de cruautés qui

---

(1) LVI, p. 249.

crient à haute voix pour être rectifiées, Voltaire ne peut s'empêcher de croire que la raison humaine doit servir un but plus pratique que de raisonner sur des abstractions pendant que l'humanité souffre aux pieds du raisonneur. C'est-là pour Voltaire la vanité suprême de l'esprit de système. Toute son attitude envers l'esprit de système se résume dans leslignes de Pope:

> "Know thyself, presume not God to scan,
> The proper study of mankind is man";

abandonnant les spéculations grandioses on s'intéresse aux problèmes donnés de la situation immédiate. "Serait-il bien vrai, dit Gordon dans 'L'Ingenu', que je me fasse rendu malheureux pour des chimères? Je suis bien plus sur de mon malheur que de la grace efficace. J'ai consumé mesjours à raisonner surla liberté de Dieu et du genre-humain, mais j'ai perdu la mienne. Ni St. Augustin ni St. Prosper ne me tireront de l'abyme où je suis"(1). Ce sont les paroles d'un homme qui vient de se rendre compte, après des jours passées à l'étude de vaines théories, la realité de sa situation. Voici un autre exemple du même intérêt porté aux nécessités urgentes du moment: "Mon fils, tout est

---

(1) LVII, p. 76.

physique en nous, dit le bon vieillard.....nous sommes les machines de la providence.....L'Ingénu demanda à son compagnon pourquoi sa machine était depuis deux ans sous quatre verroux?"(1) La chose qui, avant toute autre, pousse l'auteur des contes à un dédain de l'esprit de système, c'est la qualité essentiellement empirique de sa pensée. Les problèmes sociaux immédiats occupent surtout son attention; quant aux questions abstraites, s'il en reconnaît l'importance pour l'individu intelligent, il n'en est pas moins content de les oublier pour les affaires plus pratiques, car, suivant l'Ingénu: "c'est un attentat contre l'Etre infini et suprème de dire: Il y a une vérité essentielle à l'homme, et Dieu l'a cachée"(2).

Mais Voltaire adresse encore un autre reproche aux raisonnements métaphysiques, c'est que loin de contribuer au bien-être de l'humanité, ces spéculations tendent encore, par les disputes de secte qu'elles suscitent, à augmenter la somme des misères humaines. Voltaire ne cesse pas de répéter dans ses contes, que la vérité n'a pas le nom d'un parti. Car, ainsi que le remarque Swift: "The more a Man shapes his Understanding

---

(1) LVII, p. 75.
(2) LVII, p. 76.

by the pattern of Human Learning, the less he is inclined to form Parties after his peculiar notions"(1). Si, dans le pays idéal de Voltaire, le vieillard d'Eldorado ose se vanter que "nous sommes tous ici du même avis"(2), la raison en est que puisque tout le monde ici a pour guide la raison, tout le monde arrive à la même conclusion. S'il ne peut y avoir deux réponses à une proposition d'Euclide, la raison en est qu'en géométrie il s'agit de prouver, au lieu d'imaginer, chose qui n'est jamais exigée du métaphysicien. "J'admire que nous soyons d'accord, dit Goudman dans 'Les Oreilles du Comte de Chesterfield'. Cela n'est pas étonnant, répond Sidrac, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous .tions sur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les personnages de Rabelais"(3). Bon humaniste, s'intéressant surtout au bonheur humain, Voltaire regarde avec horreur les querelles féroces qui désolent la France. Beaumarchais, dans 'Le Barbier de Séville' nous informe que "la république des lettres est celle des loups, toujours armés les uns contre les autres". Voltaire aussi, dans 'Le Monde Comme Il Va',

---

(1) A Tale of a Tub, p. 171.
(2) LVI, p. 305.
(3) LVIII, p. 204.

appelle les sectateurs philosophiques des loups (1), et dans 'Candide', il avoue qu'à Paris "excepté le souper, qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'Eglise, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple.....c'est une guerre éternelle"(2). Du reste, ces querelles sont d'autant plus folles puisqu'il ne s'agit que des incertitudes. "Je vous plains d'être janséniste, dit l'Ingénu à Gordon, toute secte me paraît le ralliement de l'erreur. Dites-mio s'il y a des sectes en géométrie? ---Non, mon cher enfant, lui répond le janséniste, tous les hommes sont d'accord sur la vérité quand elle est démontrée, mais ils sont trop partagés sur les vérités obscures. ---Dites sur les faussetés obscures, réplique l'Ingénu. S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'argumens qu'on rassasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte sans doute"(3).

Se méfiant de toutes les sectes et de toutes les parties en matière des croyances vagues de la méta-

---

(1) LVI, p. 145.
(2) LVI, p. 334.
(3) LVII, p. 76.

physique, croyances qu'il sera à jamais impossible de vérifier, Voltaire permet au philosophe d'avoir des préférences, mais non pas d'exclusions. L'obstination absurde avec laquelle les partisans de tel ou tel système s'aveuglent à tous les arguments qui pourraient contredire leurs hypothèses attire la satire la plus mordante du prince de l'ironie: "Eh bien, mon cher Pangloss, lui dit Candide, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes? Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pangloss; car enfin je suis philosophe, il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose au monde, aussi-bien que le plein et la matière subtile"(1). Qui pourrait s'empêcher de rire de la loyauté aveugle à une chimère qui pousse le brave Pangloss à suivre jusqu'au bout ses préjugés ridicules? "Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien"(1). L'on ne peut donc s'étonner si, confronté partout en Europe par

(1) LVI, p. 373.

des exemples si éclatants de déshonnêteté intellectuelle, Voltaire fait cas du fait que "l'Ingénu, qui avait beaucoup de bon sens et de droiture, disputa, mais reconnut son erreur, ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent"(1).

En quoi donc diffère la raison des philosophes de la "raison raisonnante" des métaphysiciens? Dès le dix-septième siècle Descartes s'était vanté d'avoir épousé la cause de la raison; dès la même époque Bossuet prétendait avoir inventé le "bon sens". Pourtant les pensées des deux siècles n'en restent pas moins ennemies. Choisissant Bossuet et Voltaire comme représentants respectifs de leur siècle, M. Bersot a expliqué ainsi ce paradoxe: "L'un de ces hommes est le théologien.....qui met la raison au service d'un principe qui la dépasse; l'autre est le philosophe qui pousse directement aux principes, et ne reçoit rien que sur la foi de l'évidence"(2). Abandonnant les raisonnements abstraits pour la méthode de l'observation, Voltaire substitue aux vaines conjectures des métaphysiciens un simple examen des faits: ".....Après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains,

---

(1) LVII, p. 23.
(2) Bersot: La Philosophie de Voltaire; Int., iv.

dit-il des raisonnements des deux philosophes dans 'Micromégas', il en fallait revenir aux faits"(1). C'est-là ce que font les philosophes du dix-huitième siècle.

Mais quels sont les faits qu'il faut examiner? Où faut-il tourner notre raison pour devenir sages? Voltaire nous donne la réponse à cette question importante dans ses contes. "Zadig, dit-il, était aussi sage qu'on peut l'être,.....il n'ignorait pas les principes physiques de la nature,.....et savait de la métaphysique ce qu'on a su dans tous les âges, c'est-à-dire, fort peu de chose"(2). Voilà donc ce que Voltaire demande à la philosophie: ne pas faire des systèmes, mais étudier directement les phénomènes de la nature. "O philosophe, avait-il écrit dans son dictionnaire, Les expériences de physique bien constatées, les arts et les métiers, voilà la vrai philosophie"(3). Somme toute, c'est l'évocation de la méthode expérimentale de la science.

Reportons-nous de nouveau dans la ville utopique d'Eldorado, où Voltaire s'efforce de nous decrire son

---

(1) LVI, p. 191.
(2) LVI, p. 8.
(3)

pays idéal: "Ce qui surprit davantage le voyageur, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux milles pas, toute pleine d'instrumens de mathématique et de physique"(1). Il ne manque pas, d'ailleurs, de reprocher à la France dans 'Candide' qu'elle est "si étrangère à ces belles découvertes qui ont enrichi les pays du Nord"(2). Sidrac aussi, le sage des 'Oreilles du Comte de Chesterfield', exprime son dégoût de l'esprit de système et son admiration pour la méthode scientifique et l'étude de la nature: "Je ne lis plus, dieu merci, dit-il, que l'histoire naturelle..... pourvu que des charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités"(3).

C'est sans doute dans 'Zadig' que Voltaire fait le plus clairement l'évocation enthousiaste de l'observation patiente et soigneuse de la nature. Cette exposition de la méthode expérimentale a servi de base à un traité de T. H. Huxley, le grand savant anglais du dix-neuvième siècle, traité intitulé, "On The Method of Zadig", dans lequel il s'en rapporte au fameux personnage des contes dans le but de défendre la méthode de

---

(1) LVI, p. 307.
(2) LVI, p.
(3) LVIII, pp. 224-225.

Bacon et de Newton contre les attaques des âmes intuitives et mystérieuses de son époque. Or, quelle est la "méthode de Zadig"? Laissons parler Voltaire:

"Zadig chercha son bonheur dans une étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui; il nourrit et il élève son âme.....Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'arraignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme"(1). "Nothing, dit Huxley, can be more hopelessly vulgar, more unlike the majestic development of grandly unintelligible conclusions from sublimely inconceivable premises, such as delight the magian heart"(2).

---

(1) LVI, pp. 15-16.
(2) T. H. Huxley: Essays, p. 166.

Il est sans doute vrai que Voltaire, dans un excès de zèle contre la barbarie intellectuelle de l'esprit de système, a attaqué parfois trop hâtivement quelques théories qui ont été vérifiées par les découvertes récentes de la physique. Il se moque, dans "Les Oreilles du Comte de Chesterfield", de l'idée que le corail consiste d'insectes(1), fait bien connu à l'heure actuelle. M. Pélissier fait remarquer que la théorie leibnitzienne de monades, qui avait attiré la moquerie impitoyable du chef des philosophes(2), a été soutenue, jusqu'à un certain degré, par la théorie moléculaire de la physique moderne. Pourtant, il ne faut pas oublier que s'il est arrivé par hasard que quelques théories qui avaient paru d'abord assez féeriques ont reçu depuis lors la sanction de la science, cette vérification n'a été faite que grâce à cette observation scientifique que Voltaire ne cesse jamais de recommander. Rappelons-nous que Voltaire, tout sceptique qu'il est,

---

(1) LVIII, p. 224: ".....pourvu qu'on ne me donne pas... ....le corail pour des insectes....."

(2) Lettre à Gravesande: "Voilà Joseph-Godefroi Leibnitz, qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit, je ne le comprends pas, ni lui non plus." —citation empruntée à Pélissier: Voltaire Philosophe, p. 20.

n'a jamais nié la possibilité de rien, —"Il y a plus de choses possibles qu'on ne pense", dit-il dans 'Micromégas', —seulement il demande l'évidence expérimentale de la science. Il attaque ces théories pour ce qu'elles étaient à l'époque où il les jugeait, c'est-à-dire, des rêveries sans évidence et sans vérification.

"Voltaire, dit Bersot, retrempant la philosophie dans le sens commun, et arrêtant l'esprit de système, est l'héritier non dégénéré de Socrate. Leur devise est la même"(1). Si nous oublions facilement aujourd'hui la grandeur de cette contribution signalée à l'avancement des sciences et à la dignité de l'esprit humain, la raison en est que le chef des philosophes, brandissant héroïquement sa plume guerrière, a si complètement démoli le chaos intellectuel dû à ses adversaires, que la foi universelle à la méthode scientifique est, à l'heure actuelle, un fait accompli, auquel l'habitude nous empêche de songer. Pour la France du dix-huitième siècle, l'effet de l'introduction de cette nouvelle philosophie empirique a été immédiat et éclatant. Se méfiant des vagues abstractions de la

---

(1) Bersot: Voltaire, La Philosophie; Int, p. xii.

métaphysique, retrempés dans un scepticisme actif et un esprit de critique tout scientifique, les philosophes tournent leur attention vers les problèmes sociaux de l'époque, et tout sera mis en question. Ni la noblesse, ni l'Eglise, ni le système de justice, ni aucun des abus choquants de l'ancien régime n'échappera à la lumière impitoyable de leur raison souveraine; tout le génie littéraire polémique des encyclopédistes assaillira la faible base des anciennes institutions, et accomplira enfin l'effondrement complet de l'ancien ordre social en France.

CHAPITRE III

LES CROYANCES DES PHILOSOPHES

Si, comme le dit M. Pélissier, Voltaire n'a pas le génie de la spéculation, il n'en reste pas moins vrai que la curiosité insatiable du chef des philosophes l'a poussé à l'étude de ces grandes questions dont, tout en avouant son ignorance, il reconnaît l'importance pour l'esprit humain. "Monsieur Sidrac, dit Goudman dans 'Les Oreilles du Comte de Chesterfield', nous avons embrassé bien du terrain; car, sans compter miss Fidler, nous examinons si nous avons une âme, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, si nous sommes destinés à deux vies.....ce sont-là de profondes études, et peut-être je n'y aurais jamais pensé si j'avais été curé. Il faut que j'approfondisse ces choses néces-

saires et sublimes"(1). Voltaire lui-même les approfondit, et nous discuterons dans ce chapitre son étude de ces problèmes fondamentaux de l'esprit humain, telle qu'elle se révèle dans les contes.

En discutant la pensée de Voltaire sur les grandes questions de la métaphysique et de la religion, il faudra sans cesse avoir presents à l'esprit deux principes saillants de sa philosophie que nous avons signalés dans un chapitre précédent: d'abord, il s'efforce de n'accepter rien que sur foi de l'évidence scientifique; enfin, il porte dans cette étude un goût qui est pragmatique avant la lettre, produit de son contact avec l'empirisme anglais, et son attitude envers toutes les croyances religieuses sera dictée par ce qui lui paraît la nécessité immédiate de l'humanité.

Chaque homme, Voltaire l'a reconnu lui-même, crée Dieu à son image. Or, quel est le dieu de Voltaire? Nous verrons, tout d'abord, que malgré les accusations des orthodoxes, Voltaire n'est pas, comme plusieurs compagnons de l'Encyclopédie, un athée. Dans sa correspondance il avait défendu Dieu contre La Mettrie et Diderot; lorsqu'à Ferney il se charge de réfuter

---

(1) LVIII, p. 211.

l'athéisme de Frédéric le grand; dans ses contes aussi, surtout dans "L'Histoire de Jenni", nous trouvons la réfutation des idées athéistes propagées par certains philosophes appartenant à sa propre armée encyclopédique: "Enfin, dit-il dans 'L'Histoire de Jenni', sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de Dieu est démontrée; il n'y a plus à disputer sur son existence"(1).

Ici, comme ailleurs, l'attitude de Voltaire envers ce problème de l'existence de Dieu nous paraît être dictée par les considérations morales du moment. Au lieu de raisonner d'une façon abstraite sur cette question importante, il se demande tout d'abord quels seront les résultats qui découleront de sa réponse, et il conclut qu'une croyance à Dieu vengeur est nécessaire au soutien de la morale générale. Qu'adviendrait-il à la société si la croyance en un Dieu vengeur n'existait pas? Il le prévoit dans 'L'Histoire de Jenni': "Nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes! Nous vivrions en brutes! n'ayant pour règle que nos appetits, et pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle"(2). Il est clair que Voltaire

---

(1) LVIII, p. 173.
(2) LVIII, p. 184.

ne se fie pas assez à la nature humaine pour vouloir laisser la foule sans aucun frein surnaturel sur sa conduite. Si nous étions tous des philosophes sages et éclairés, une société d'athées pourrait peut-être subsister, mais hélas! l'humanité en général est composée des fripons, des faibles, et des sots que Voltaire décrit lui-même dans ses contes, et ne peut donc pas se passer de la croyance à un Etre suprême. Il exprime cette opinion dans le passage suivant de 'L'Histoire de Jenni': "La maison de madame Clive-Hart était le rendez-vous des athées. Encore, s'ils avaient été des athées gens de bien, comme Epicure et Léontium, comme Lucrèce et Memnius, comme Spinoza qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande, comme Hobbes, si fidelle à son infortuné monarque Charles I... .....Mais!....."(1).

Fontenelle avait exposé dès le début du siècle le principe rationaliste que "le désir ni le besoin de l'homme ne sont arguments de vérité"(2). Si Voltaire croit à cette maxime, il se garde bien de l'avouer, car, à notre avis, la seule raison d'être de son Dieu est la nécessité morale. Dans tous les passages des contes où

---

(1) LVIII, p.
(2) Lanson: Voltaire, p. 28.

il discute l'existence de Dieu, quelques mots semblent lui échapper qui révèlent le caractère essentiellement "pragmatique" de sa croyance à un Etre suprême. Voyez l'argument du déiste Friend: "Pensez-y bien, M. Birton, réfléchissez-y sérieusement, mon fils Jenni: n'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait sur vous aucun pouvoir?"(1) Le vrai rationaliste se contente de demander: quels preuves y a-t-il que Dieu existe? Voltaire, par contre, bon avocat de l'empirisme ose demander: à quoi sert la croyance à Dieu? Quel est l'argument final du déiste Friend dans 'L'Histoire de Jenni? C'est que "la croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre-humain; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolement les crimes publics; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets"(2).

Si donc Voltaire défend l'existence de Dieu contre les athées, pourquoi, se demande-t-on, est-ce le pat-

---

(1) LVIII, p. 185.
(2) LVIII, p. 187.

riarche de Ferney qui, avant tout autre philosophe du dix-huitième siècle, a attiré la colère la plus violente de la religion organisée? Pourquoi l'Eglise n'attaque-t-elle plutôt D'Holback, Diderot ou le matérialiste La Mettrie? C'est sans doute parce que là où ces derniers ont attaqué Dieu lui-même, Voltaire assaille plutôt la théologie et la superstition de l'Eglise elle-même.

De la même façon dont il avait essayé de soustraire la philosophie à la métaphysique, le chef des philosophes s'efforce dans ses contes de dégager la religion de toute théologie. Un aspect important de son pays utopique, c'est qu'il n'y a pas de prêtres. "Quoi! s'écrie Candide au vieillard d'Eldorado, vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis?"(1) Quel est en effet le but de 'L'Ingénu', où, dit Durant, "the contradictions between primitive and ecclesiastical christianity are forced upon the stage"(2). C'est de ridiculiser la théologie en comparant les dogmes de l'Eglise avec les fondamentaux du christianisme lui-

---

(1) LVI, pp. 304-305.

(2) The Story of Philosophy, p. 231.

même. Lorsqu'on cherche à expliquer à l'Ingénu ce que c'est que le pape, le Huron revient séance tenant à la Bible qui ne contient que le simple christianisme: "Il n'y a pas, dit-il, un seul mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle"(1). On argumente en vain qu'il est défendu par la religion chrêtienne d'épouser la belle St. Yves qui avait consenti à devenir sa marraine: "Je m'aperçois, repart le Huron, qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre, et qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit"(2).

Dans la fameuse scène du "Souper" dans 'Zadig' Voltaire s'efforce de nouveau de réduire toutes les sectes à la religion universelle, en les débarassant de toute leur théologie superflue. "Mes amis, dit le sage Zadig aux différents sectateurs, vous alliez vous querellez pour rien, car vous êtes tous du même avis... ...N'est-il pas vrai, dit-il au celte, que vous n'adorez pas ce qui, mais celui qui à fait le qui et le chêne? Assurément, répondit le celte. Et vous, monsieur l'Egyptien, vous révérez apparement dans un certain boeuf celui qui vous a donné les boeufs? Oui, dit

---

(1) LVII, p. 35.
(2) LVII, p. 33.

l'Egyptien. Le poisson Oannès, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons. D'accord, dit le chaldéen. L'indien, ajouta-t-il, et le cathayen reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un être supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le grec qu'on admirait dit que Zadig avait très bien pris sa pensée. Vous êtes donc de même avis, répliqua Zadig"(1).

Voltaire condamne la théologie pour enfanter l'immoralité, car elle sert à cacher le vrai Dieu derrière un tas de superstitions, de façon qu'il périt dans la chute inévitable des superstitions elles-mêmes. Il s'efforce donc de créer un Dieu si universel que les arguments des athées se heurtent en vain contre sa base immutable. Et quel est ce Dieu? Même l'athée Birton, après quelques raisonnements, doit accepter la définition suivante: "J'avais cru jusqu'à présent qu'il est dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps, de marcher par nos pieds, de prendre par nosmains, de voir par nos yeux, d'entendre par nos oreilles, de sentir par nos nerfs, de

(1) LVI, p. 67.

penser par notre tête, et que tout cela était ce mot vague qui ne signifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appelerai Dieu, avec vous, ce principe intelligent et puissant qui anime la nature entière."(1) En évoquant ce Dieu naturaliste de Voltaire, le déiste Friend ne cesse pas de faire remarquer la stabilité du frein moral que cette conception fournit. "L'athée, dit-il, veut continuellement détruire le dieu de Scot, d'Albert, de Bonaventure, le dieu des ridicules scolastiques et des moines. Remarquez qu'il n'ose pas dire un mot contre le Dieu de Socrate, de Platon, d'Epictète, de Marc-Aurèle, contre le Dieu de Newton et de Locke, j'ose dire contre le mien. Il perd son temps à déclamer contre des superstitions absurdes et abominables dont tous les honnêtes gens sentent aujourd'hui le ridicule et l'horreur. C'est comme si on écrivait contre la nature, parce que les tourbillons de Descartes l'ont défigurée; c'est comme si on disait que le bon goût n'existait pas, parce que la plupart des auteurs n'ont point de goût"(2).

---

(1) LVIII, p. 179.
(2) LVIII, p. 174.

Il découle des citations faites que loin de vouloir détruire l'idée de Dieu, Voltaire, en reconnaissant la valeur morale, s'efforce plutôt d'en épurer la conception prévalante, afin que la chute des dogmes, qui suit toujours l'affranchissement de l'esprit humain, ne laisse pas l'humanité sans aucun frein moral. "Il travaille à épurer la religion, dit M. Champion, et pour cela la première chose à faire est de la dégager de toute théologie, or, épurer n'est pas supprimer, c'est tout le contraire"(1).

Qu'est-ce qui nous reste, après avoir épuré la religion de toute la barbarie théologique? D'abord, nous l'avons dit, Dieu; mais, c'est le Dieu des déistes qui ne s'occupe pas directement des affaires humaines, se contentant d'agir par des lois générales. Voyez la conversation entre l'Ingénu et le Janséniste Gordon:

"Gordon lui demanda: Que pensez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous reçevons nos idées, de notre volonté, de la grâce, du libre arbitre? Rien, lui repartit l'Ingénu, si je pensais quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'être éternel, comme les astres et les élémens; qu'il fait

---

(1) Champion; Voltaire, p. 166.

tout en nous, que nous sommes de petites roues de la machine immense dont il est l'âme; qu'il agit par des lois générales, et non par des vues particulières; cela seul me paraît intelligible; tout le reste est pour moi un abyme de ténèbres."(1)

Ayant cette conception déiste de la Providence, il s'ensuit que Voltaire doit ridiculiser de toute sa satire mordante l'idée que Dieu joue un rôle capricieux dans les affaires humaines. Citons la scène dans 'Candide' ou le scélérat hollondais, qui a volé les richesses de Candide, périt en mer dans une tempête: "Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelque fois.....Oui, dit Martin, mais fallait-il que less passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi? Dieu a puni ce fripon, le diable a noyé les autres"(2). Tous ces événements, Voltaire le répète dans 'L'Histoire de Jenni', arrivent par l'action des lois générales promulguées par Dieu, et non pas par une acte capricieuse de la volonté divine: "Si quelques scélérats, dit Friend, sont morts immédiatement après leurs crimes, ils sont morts

---

(1) LVII, p. 57.
(2) LVI, p. 321.

par les lois générales qui président au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un frenchman, nommé Mézeray, que Dieu avait fait mourir notre grand Henri V de la fistule à l'anus, parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très chrétien; non, il mourut parce que les lois générales émanées de la toute-puissance, avaient tellement arrangé la matière que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros"(1).

Se rendant compte que c'est l'orgueil de l'homme qui le pousse à prêter à Dieu toutes les passions humaines, Voltaire s'efforce de démolir cette conception anthropomorphique de la déité, en préchant dans 'Micromégas' l'humilité de l'homme et la rélativité de la nature. Peut-on attendre que Dieu changera les lois de l'univers pour le bienfait momentaire de "notre petite fourmillière"(2)? Nous nous croyons grands et importants; comparons-nous donc avec la description du brave géant "Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands"(1):

"Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront

---

(1) LVIII, p. 172.
(2) LVI, p. 185.

que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Dirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas.....et que nous autres citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt-un millions six cents mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les états de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Muscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres"(1).

Tout est donc relatif dans la nature, et l'homme est un des plus petits êtres qui soient. Quoi de plus ridicule que la suggestion des théologiens que l'homme est le seul but du mouvement de cette vaste machine? Ayant parcouru l'univers, étant arrivés sur le plus petit planet qu'ils aient jamais vu, ayant réussi, au moyen de quelques diamants qui servent de microscope,

---

(1) LVI, pp. 185-186.

y. Lings the title relating to importance.

à entrevoir quelques animalcules presque invisibles qui s'appellent "hommes", les deux géants célestes de Micromégas écoutent avec incrédulité les prétentions d'un théologien: "Un petit animalcule en bonnet carré.....coupa la parole à tous les animalcules philosophes.....il savait tout le secret, ...cela se trouvait dans la Somme de saint Thomas; il regarda de haut en bas les deux habitans célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. ——A ce discours nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de.....rire"(1).

Or, si nous devons reconnaître que nous sommes, comme le dit L'Ingénu "de petites roues de la machine immense", et s'il est impossible de changer les lois de mouvement de cette machine, à quoi alors peut servir la prière? En priant Dieu ne demande-t-on pas un acte spécial et particulier de la volonté divine? Voltaire le voit, et la prière ne tient aucune place dans sa religion épurée. Selon le sage d'Eldorado, la vraie religion consiste "d'adorer Dieu du soir jusqu'au

(1) LVI, p. 217.

matin.....Nous ne le prions point....nous n'avons rien à lui demander; il nous a donné tout ce qu'il nous faut; nous le remercions sans cesse"(1). Sidrac, aussi, dans 'Les Oreilles du Comte de Chesterfield', fait remarquer la futilité de demander à l'Etre suprême de changer les lois qu'il a promulguées dès le commencement du monde: "Eh! dit-il, qui vous dit de prier Dieu et de le louer? Il a vraiment bien affaire de vos louanges et de vos placets! on loue un homme parce qu'on le croit vain; on le prie quand on le croit faible, et qu'on espère le faire changer d'avis. Fesons notre devoir envers Dieu, adorons-le, soyons justes; voilà nos vraies louanges, nos vraies prières"(2).

Il est assez difficile de trouver dans les contes des renseignements bien définis sur les questions plus vagues de la métaphysique, telles que l'existence de l'âme, l'immortalité, les rapports entre le corps et l'âme. En général Voltaire de hâte d'avouer son ignorance complète de ces questions. "Hélas! dit Birton dans 'L'Histoire de Jenni', savons-nous seulement si nous avons une âme? savons-nous si les animaux dont le sang fait la vie, comme il fait la nôtre, qui ont comme nous

---

(1) LVI, p. 304.
(2) LVIII, p. 179.

des volontés, des appetits, des passions, des idées, de la mémoire, de l'industrie; savez-vous, dis-je, si ces êtres, aussi incompréhensibles que nous, ont une âme comme on prétend que nous en avons une?"(1). Le déiste Freind se tait devant la reconnaissance de l'ignorance humaine. Il faut ajouter d'ailleurs que Voltaire parle dans 'Micromégas' de "rendre son corps aux élémens, et se ranimer sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir"(2), ce qui donne l'impression d'une conception assez naturaliste, presque mécanique même de la mort.

Cependant la foi de Voltaire à un Dieu juste, qui punit et récompense, semblerait rendre nécessaire l'existence d'une âme immortelle. Il nous fait voir dans 'L'Ingénu' que s'il ne connaît point les attributs de l'âme, il n'en est pas moins certain qu'elle existe: "Quel est ce fluide inconnu, se demande-t-il, dont l'existence est certaine, qui plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'oeil dans tous les canaux de la vie, produit des sensations, la mémoire, la tristesse, ou la joie, la raison ou le vertige; rappelle avec horreur ce qu'on voudrait oublier et fait d'un animal pensant ou un objet d'admiration ou

---

(1) LVIII, p. 179.
(2) LVI, p. 192.

un sujet de pitié et de larmes?"(1)

Quelle est, somme toute, la religion de Voltaire? Dépourvue de toute théologie, c'est simplement la morale. Le déiste Freind la résume ainsi: "Dieu existe, il suffit: s'il existe, il est juste, soyez donc juste"(2). Puisque les lois qui gouvernent la morale sont également applicable à toutes les races et à tous les pays, cette religion est universelle: "Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado? Le vieillard rougit....Est-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il"(3). Puisque la religion de Voltaire n'admet ni prières, ni prêtres, ni cérémonies, elle est une affaire éminemment personelle, et tout à fait naturelle: "Vous avez donc, dit Freind à un sauvage américain, votre Dieu et votre loi? Oui,....répondit-il avec une assurance qui n'avait rien de la fierté; mon Dieu est là, et il montra le ciel; ma loi est là-dedans, et il mit la main sur son coeur.....M. Freind fut saisi d'admiration..... Cette pure nature, dit-il, en fait plus que tous les bacheliers qui ont raisonné avec nous dans Barcelone"(4).

(1) LVII, p. 105.
(2) LVIII, p. 173.
(3) LVI, p. 304.
(4) LVIII, p. 134.

Le lecteur qui a un goût pour les raisonnements théologiques trouvera tout de suite qu'il y a quelques difficultés à résoudre pour que la position déiste de Voltaire soit tenable. Il se demandera sans doute comment le chef des philosophes va expliquer le mal physique, c'est-à-dire, les imperfections qui existent dans la machine divine. Il voudra peut-être savoir d'ailleurs comment Voltaire pourra soutenir le principe du libre arbitre, tout en parlant de l'homme comme une petite roue dans l'immense machine de l'univers. Jusqu'à quel point Voltaire a-t-il su résoudre ces problèmes dans ses contes?

Jetons un coup d'oeil tout d'abord sur la position de Leibnitz que Voltaire attaque si fougueusement dans "Candide". La solution de Leibnitz et des optimistes consiste de faire remarquer que lorsque l'Etre suprême a créé le monde, il avait bien évidemment d'innombrables groupes ou combinaisons de lois dont il pouvait choisir. Puisqu'il est Dieu, il est bon; donc sa choix a été nécessairement la meilleure et la plus sage. De là: "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles", et s'il paraît y avoir du mal, c'est la faute de l'observateur, et non pas celle de la machine qui, étant la création de Dieu, est nécessairement parfaite.

Voilà ce qui paraît de la logique irréfutable, une fois accordés les principes directeurs du déisme. Cependant, surtout homme de "bon sens", Voltaire ne peut pas s'accorder avec cette théorie assez illusoire qui, ne pouvant expliquer la mal physique, essaie vainement d'en nier l'existence. Voltaire reconnaît dans 'Candide' cette triste vérité qu'il y a du mal sur la terre, et fait une guerre à outrance contre le "wolfianisme", qu'il peint dans le personnage de Pangloss, docteur en philosophie, et raisonneur fort imprudent. Voltaire sommarise l'optimisme de Leibnitz d'une façon assez lugubre dans les mots de Pangloss: "...les malheurs particuliers font le bien général, de sorte que plus il y a de malheurs particuliers,...plus tout est bien"(1), et cette phrase est typique de la méthode qu'emploie le patriarche de Ferney pour démolir l'optimisme aveugle de Leibnitz et de Pope. Le brave Pangloss, victime d'un moment d'amour, a le malheur d'attraper la vérole: "O Pangloss! s'écria Candide....n'est-ce pas le diable qui en fut la souche? Point du tout, répliqua ce grand homme; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire; car si Colomb n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie....qui est évidemment

---

(1)LVI, p. 245.

l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille"(1). Sous la main du maître de la satire, qui daigne examiner la théorie de Leibnitz à la lumière de l'expérience humaine, cette forteresse de logique optimiste devient un délire de sottises.

Mais si Voltaire refuse d'accepter la solution assez sophiste du problème du mal physique avancée par l'école leibnitzienne, comment cherche-t-il à justifier l'existence du péché dans un monde créé par un Etre parfait? Les contes contiennent trois arguments bien distincts pour résoudre ce problème. Tout d'abord, il se garde d'exagérer le nombre des malheurs terrestres; en deuxième lieu il évoque une foi dans la justice universelle du créateur; et en troisième lieu il dégage l'homme de la machine entière de l'univers, et lui donne le libre arbitre.

Quant au premier de ces arguments, Voltaire se retrempe dans le "bon sens" et reconnaît que la vie est un mélange de bien et de mal: "Je suis bien loin de vous dire comme certains raisonneurs, dit Freind dans 'L'Histoire de Jenni', que les maux particuliers forment le bien général. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup

---

(1) LVI, p. 243.

de mal moral et de mal physique, mais M.Birton l'a trop exagéré"(1). C'est d'ailleurs l'idée centrale du 'Monde Comme Il Va'; citons-en le dernier paragraphe: "Babouc fit faire....une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ituriel: Casseriez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamans? Ituriel..résolut..de laisser aller le monde comme il va: car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable"(2).

En deuxième lieu Voltaire répond à ceux qui critiquent l'ouvrage de Dieu, par postuler un jugement final, pareil à la conception chrétienne, où la justice universelle de la Providence rectifiera une fois pour toute les maux de ce monde. Nous trouvons cette idée plutôt orthodoxe dans la conversation suivante de 'L'Histoire de Jenni':

"Birton

Si Dieu a daigné faire, ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue de faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein, le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

---

(1) LVIII, p. 167.
(2) LVI, p. 154.

Freind

Oui, sans doute, il y a réussi avec toutes les âmes honnêtes; elles seront heureuses un jour si elles ne le sont pas aujourd'hui.

Birton

Heureuses! quel rêve! quel conte de peau d'âne! où? quand? comment? qui vous l'a dit?

Freind

Sa justice"(1).

Enfin, Voltaire excuse Dieu des crimes de la terre en donnant à l'homme le pouvoir de faire ce qu'il veut, c'est-à-dire le libre arbitre. Ce problème de la liberté tient une importance spéciale pour l'esprit éminement empirique de Voltaire, à cause des conséquences morales qui en découlent, et ne cesse pas d'hanter sa pensée. Il avait écrit dans son "Discours en Vers sur l'Homme":

"Suis-je libre en effet? ou mon ame et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine?"(2)

---

(1) LVIII, p. 178.
(2) Sonet, p. 97.

Avouons à l'honneur du "philosophe ignorant" qu'il ne se vante pas, vers la fin de sa vie d'avoir donné une réponse finale à cette question importante qui, de tout temps a obsédé la pensée de tout homme intelligent. L'impression que reçoit le lecteur des contes, c'est que l'auteur est fort troublé sur cette question, à laquelle il n'ose pas répondre d'une façon définitive, et qu'il la fait discuter sans cesse et de tous les côtés, comme si poussé par l'espoir de la résoudre en lisant les arguments de sa propre plume. Toutefois, il donne dans ses contes deux opinions directement opposées, l'une dans 'Candide', l'autre dans 'L'Histoire de Jenni'.

Jetons d'abord un regard sur 'Candide': "Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours massacrés, comme ils le font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? Oui, sans doute, dit Candide. Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi

voulez-vous que les hommes aient changé le leur? Oh, dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre.....en raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux".(1) Voici d'ailleurs un autre passage où Voltaire semble se moquer de l'idée que les hommes seuls sont responsables pour leurs malheurs: "Candide lui répliqua.....Un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille; ce sont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde, dit Martin; vos ombres sont des taches horribles. Ce sont les hommes qui font les taches, dit Candide, et ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas leur faute, dit Martin".(2)

A notre avis, il faut compter ces passages parmi les efforts du patriarche de Ferney pour améliorer l'homme en lui faisant honte. Telle quelle, la croyance au libre arbitre est essentielle à sa philosophie entière; il le reconnaît et devient dans la plus grande partie de son oeuvre le champion de la liberté de l'homme. Sa croyance au libre arbitre est bien illustrée dans les passages de 'L'Histoire de Jenni' où

---

(1) LVI, p. 324.
(2) LVI, p. 335.

le déiste Freind est contraint de défendre la conduite de Dieu contre les attaques vigoureuses de l'athée Birton. "Il est impossible, dit-il, qu'un Dieu ne soit pas bon; mais les hommes sont pervers, ils font un détestable usage de la liberté que ce grand Etre leur a donnée et dû leur donner, c'est-à-dire de la puissance d'exécuter leurs volontés, sans quoi ils ne seraient que de pures machines, formée par un être méchant pour être brisées par lui."(1)

Ayant reconnu la liberté de l'homme, Voltaire se retrempe de nouveau dans la conception de lois générales même, pour tirer Dieu de l'embarras où quelques logiciens athéistes l'avaient mis:

"Vous conviendrez avec moi, dit Freind à Birton, que Dieu gouverne le monde par des lois générales. Selon ces lois, Cromwell, monstre de fanatisme et d'hypocrisie, résolut la mort de Charles premier pour son intérêt, que tous les hommes aiment nécessairement, et qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les lois du mouvement établies par Dieu même, le bourreau coupa la tête de ce roi; mais certainement Dieu n'assas-

---

(1) LVIII, p. 168.

sina pas Charles premier par un acte particulier de sa volonté. Dieu ne fut ni Cromwell, ni Jeffries, ni Ravaillac, ni Balthazar Gérard, ni le frère prêcheur Jacques Clément. Dieu ne commet, ni n'ordonne, ni ne permet le crime; mais il a fait l'homme, et il a fait les lois du mouvement; ces lois éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui secourt le pauvre, et par la main du scélérat qui égorge son frère".(1)

De cette façon, Voltaire réussit à ôter à Dieu toute responsabilité pour le bien et le mal terrestres, de sorte qu'il peut dire dans 'Candide': "Qu'importe qu'il y ait du mal ou du bien? Quand sa hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarasse-t-il si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non?"(2)

La résistance de Voltaire à l'optimisme de Leibnitz, ainsi que la façon violente dont il se met à la tâche de le démolir, ont amené quelques critiques, qui ont vu dans 'Candide' un ouvrage de pessimisme le plus pur. Voltaire, est-il véritablement, comme certains

---

(1) LVIII, pp. 171-172.
(2) LVI, p. 379.

l'ont suggéré, un pessimiste convaincu? A notre avis, c'est une question essentielle à la compréhension du grand écrivain français. M. Emile Faguet donne dans les termes suivantes une opinion bien commune de l'attitude de Voltaire envers l'humanité: "L'homme s'ingénie de manière à se tuer. Sa vie est une combination de gageurs contre lui-même. Le suicide, lent ou rapide, violent ou savamment concerté, semble être la loi que l'homme s'est faite et l'incessante préoccupation de sa pensée.....Tel est le tableau de l'humanité dans les romans de Voltaire. Personne n'est plus misanthrope que lui".(1) Cette opinion est partagée par beaucoup de lecteurs de 'Candide', qui croient s'y trouver en plein pessimisme, et il est vrai que le tableau de l'humanité que Voltaire nous y présente n'est pas fait pour flatter les hommes, auxquels il adresse les epithètes de "menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots".(2)

Il est vrai d'ailleurs que le malheur semble pour-

---

(1) Faguet; Voltaire, p. 187.
(2) LVI, p. 324.

suivre les personnages de 'Candide'. "Engagez chaque passager, dit la vieille, à vous conter son histoire; et s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer, la tête la première."(1) Voici du reste le tableau du monde selon Martin: "Dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes, qu'une ville affligée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques....."(2)

Cependant il nous semble qu'on fait dire à Voltaire ce qu'il ne dit point. Dans 'Candide' il démolit l'optimisme; c'est-là une chose différente que de prêcher le pessimisme. Voltaire voit dans l'optimisme leibnitzien une source dangereuse de désintéressement léthargique envers les problèmes pressants de l'époque; si tout est déjà bien, à quoi bon essayer d'améliorer le sort de l'homme? Mieux vaut, dit Voltaire dans 'L'Ingénu', reconnaître l'existence du mal et que "mal-

---

(1) LVI, p. 277.
(2) LVI, p.

heur n'est bon à rien."(1) et nous mettre au devoir de le guérir autant que possible. "C'est bien dommage, dit Candide, avec une ironie toute voltairienne, que le sage Pangloss ait été pendu.....Il nous dirait des choses admirables sur le mal physique et sur le mal moral qui couvrent la terre et la mer."(2) Au lieu de "dire des choses admirables", Voltaire s'applique à la tâche de rendre la terre une meilleure demeure humaine; au lieu de raisonner pour prouver que tout est bien, il reconnaît l'existence du mal et se met à "cultiver son jardin"(3). "Ni pessimiste ni optimiste, dit Pélissier, il est, si l'on peut le dire, mélioriste".(4)

Du reste, l'auteur de 'Candide' s'efforce, en décrivant les misères humaines, d'émouvoir l'humanité en lui faisant reconnaître ses propres défauts. Quoi de moins misanthrope que cet effort? "A l'égard de Candide, dit Pélissier.....une humanité passionnée et douleureuse y vibre dans l'ironie même."(5) Anatole France, dans son 'Jardin d'Epicure' appelle Candide "manuel d'indulgence et de pitié, bible de bienveill-

---

(1) LVII, p. 115.
(2) LVI, p. 278.
(3) LVI, p. 383.
(4) Pél., p. 51.
(5) Pél., p. 49.

ance"(1). Si, dans cet effort, il a éxagéré la liste des crimes de l'humanité, il ne faut pas conclure de là qu'il ait méprisé la race humaine. S'il avait cru l'homme tout à fait incorrigible, se serait-il donné la peine de lui reprocher ses cruautés?

Faut-il ajouter que les contes de Voltaire contiennent des caractères si beaux et si bienveillants qu'on est tenté de les réléguer dans un royaume surhumain? Zadig, l'Ingénu, Freind, Candide même, ces personnages forment une partie de l'humanité non moins signifiante que le lâche St.-Pouange, le cruel Issachar ou le ridicule Pangloss. Ajoutons d'ailleurs que Babouc, après avoir été dégoûté par les cruautés des deux armées dans 'Le Monde Comme Il Va', "apprit des actions de générosité, de grandeur d'âme, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes?"(2) Ce qu'on a appelé la misanthropie de Voltaire n'est autre, en vérité, que la reconnaissance que l'homme est à la fois bon et mauvais, comme la vie est composée également de bonheur et de tristesse. Pococuranté, le

---

(1) Pél., p. 50.
(2) LVI, p. 132.

misanthrope de 'Candide', personnage dans lequel certains ont voulu voir la misanthropie de Voltaire, n'est pas, cependant, représenté comme un sage: "Platon a dit il y a longtemps, dit Martin, que les meilleurs estomacs ne sont pas cœux qui rebutent tous les aliments. ——Mais n'y a-t-il pas plaisir à tout critiquer? .....C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a plaisir à n'avoir pas de plaisir".(1)

Si, du reste, le bon sens de Voltaire rejette le "tout est bien" de Leibnitz et de Pope, il n'en reste pas moins vrai que la philosophie du patriarche de Ferney est caractérisée par un optimisme sage et réfléchi, basé sur la foi dans le progrés continu de la raison humaine. "L'évolution du genre humain, selon Voltaire, a le progrès pour loi"(2), dit Pélissier; et pour le lecteur du vingtième siècle, prêt à croire que les passions funestes de l'homme peuvent triompher à des intervalles irrégulières sur sa raison souveraine, cette foi optimiste des encyclopédistes peut paraître un des points les plus remarquables de la philosophie du dix-huitième siècle.

Les philosophes ont pleine confiance dans leur

---

(1) LVI, p. 358.
(2) Voltaire Philosophe;

supériorité sur les anciens, et cette croyance ressort des moindres détails dans les contes de Voltaire. Babouc, entrant dans la ville par l'ancienne entrée, "qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux", conclut que "malgré l'opinionâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers"(1). Et en quoi le siècle des philosophes est-il supérieur, selon Voltaire, à ceux qui l'avaient précédé? Il nous l'avoue dans 'Les Oreilles du Comte de Chesterfield': c'est par la raison. Ecoutons Sidrac: "Si nous vivions dans les siècles de ténèbres affreux qui enveloppèrent l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous sommes dans un siècle de raison; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité, et nous osons la dire"(2).

Celui qui suit les pérégrinations de la Raison et de sa fille Vérité rendra hommage au culte de la dignité de l'esprit humain qu'il y trouve, ainsi qu'à la foi immense de Voltaire à l'avenir. Cachées depuis des siècles de barbarie dans un puits inconnu, la Déesse

---

(1) LVI, p. 133.
(2) LVIII, p. 204.

sort enfin avec sa fille, pour faire 'Le Voyage de la Raison'. ——"...mais elles trouvèrent tant de méchans intéressés à les contredire, tant d'imbéciles aux gages de ces méchans, tant d'indifférens uniquement occupés d'eux-mêmes et du moment présent, qui ne s'embarassaient ni d'elles ni de leurs ennemis, qu'elles regagnèrent leur asile....Cependant quelques semences des fruits qu'elles portent toujours avec elles, et qu'elles avaient répandues, germèrent sur la terre, et même sans pourrir"(1). ——Et le progrès inévitable s'ensuit; étant revenues plus tard: "elles ne cessaient pas d'admirer combien le monde était changé depuis quelques années. Elles en concluaient que peut-être un jour le Chile et les Terres Australes seraient le centre de la politesse et du bon goût, et qu'il faudrait aller au pôle antarctique pour apprendre à vivre"(2).

Ajoutons enfin qu'après avoir réfuté les prétentions et des théologiens et des métaphysiciens, après avoir fait remarquer la relativité de l'univers, après avoir préché l'humilité de l'homme à travers les trente-trois pages de 'Micromégas', Voltaire termine ce conte en faisant entendre une note de cet optimisme réfléchi,

---

(1) LVIII, pp. 339-340.
(2) LVIII, p. 345.

basé sur la raison méthodique. Le petit animalcule de la terre étonne les deux géants philosophiques en les mesurant exactement(1). Bouleversé par la pensée qu'un être si négligeable semble posséder le don sacré de l'esprit, Micromégas se met à examiner en détail la sagesse de ces animaux invisibles:

"Combien comptez-vous, dit-il, de l'étoile de la canicule à la grande étoile des gemeaux? Ils répondirent tous à la fois: trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèse votre air? Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers les mêmes gens auxquels ils avaient refusé une âme un quart d'heure auparavant"(2).

Voilà donc l'optimisme des philosophes, que Voltaire partage, et qu'il exprime dans ses contes. Somme toute, cet optimisme n'est que la foi à la raison scientifique dont nous avons fait mention dans un chapitre

---

(1) LVI, p. 209.
(2) LVI, pp. 213-214.

précédent. M. Mornet résume ainsi cette foi optimiste que nous venons d'examiner dans les contes: "Racine, Locke, Newton étaient supérieurs aux sorciers des sauvages, ou même aux 'philosophes' et aux astronomes des Guèbres et des Egyptiens. Ils leur étaient très supérieurs, non pas par 'l'enthousiasme' ou le 'sentiment', mais par la raison. C'est l'intelligence méthodique et raisonnante qui a assuré le progrès de l'esprit humain".

M. Mornet ajoute à cette appréciation de la foi scientifique des philosophes: "Pourquoi ne pas croire qu'elle peut assurer aussi le progrès collectif, le progrès social?"(1) Voltaire se pose cette question, et ne cesse pas d'évoquer dans ses contes l'application de la raison méthodique et scientifique aux problèmes sociaux de l'époque. Nous discuterons donc dans notre dernière section l'application pratique, telle qu'elle apparaît dans les contes de Voltaire, de la raison scientifique à l'ordre social entier de la France.

---

(1) La Pens. Fr. au 18è Siècle; p. 61.

TROISIEME PARTIE —— L'HUMANITE

"La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits avec les flammes des bûchers."

—— Voltaire; L'Ingénu; LVII, p. 63.

CHAPITRE IV

CRITIQUE SOCIALE

Le dix-huitième siècle est un siècle de transition politique et sociale: poussés par les souffrances qui résultaient de l'agonie de l'ancien régime, les philosophes abandonnent l'étude des questions abstraites et académiques, qui caractérise les époques tranquilles et paisibles de l'histoire humaine, et tournent leur attention vers les problèmes sociaux. Ils examinent toutes les anciennes institutions à la lumière de la raison scientifique; ils combattent de toutes leurs forces les abus du gouvernement, de l'aristocratie et de l'Eglise; ils protestent vigoureusement contre les cruautés brutales qui marquent les derniers efforts d'une société pourrie et mourante pour se préserver.

Il s'ensuit qu'au point de vue social, le caractère le plus saillant de toute la littérature de cette époque si agitée, c'est la vaste guerre polémique que font les écrivains de ce siècle contre les divers abus politiques et sociaux. Tous les genres littéraires servent à faire entendre au peuple de France la critique des anciennes institutions sociales, et parmi toutes les oeuvres d'un caractère polémique produites par la clique encyclopédique, nulle n'a formé une arme plus puissante que les contes de Voltaire.

En politique, comme en métaphysique, Voltaire se méfie complètement des systèmes. On ne trouvera dans ses contes aucune théorie sociale bien définie par laquelle il veuille remplacer l'ancien ordre féodal. Il se borne plutôt à attaquer les abus particuliers, à combattre la cruauté, la torture, la guerre partout où il les trouve; bref à essayer de rendre l'homme plus humain, et sa vie plus heureuse. Nous avons fait mention de sa foi au progrès continu de la civilisation humaine; or, c'est le but de Voltaire dans ses contes de hâter, autant que possible, l'opération de ces lois éternelles du progrès. Nous nous efforcerons donc dans ce dernier chapitre de montrer, à l'aide de citations prises, que les contes de Voltaire offrent une expression vivante de

toutes les idées humanitaires des philosophes du dix-huitième siècle.

De même que Voltaire se retrempe dans la nature pour combattre l'ascétisme, et dans la raison pour confondre les métaphysiciens, de même il évoque l'humanité en faisant son appel au peuple de France pour plus de tolérance et de respect mutuel dans les relations sociales des hommes. Voltaire, comme l'Ingénu qu'il avait créé, "plaignait les hommes qui, non contens de tant de discordes que leurs intérêts allument, se font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques"(1), et nous croyons avoir montré qu'en dégageant la religion de toute théologie, son but est d'abollir les causes chimériques pour lesquelles les disputants s'égorgent. On trouve d'ailleurs dans les contes de Voltaire l'expression de cet idéal de fraternité humaine qui formera un des idéaux les plus importants de la révolution française. Candide et Martin, horrifiés de voir un nègre mutillé par son maître, écoutent le malheureux qui leur adresse les paroles suivantes: "Les fétiches hollandais qui m'ont converti, me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfans d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généologiste; mais si ces prêcheurs

---

(1) LVII, p. 99.

disent vrai, nous sommes tous cousins issus en germain. Or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parens d'une manière plus horrible"(1). Cette humanité des philosophes vibre encore dans l'incident où le bon anabaptiste Jacques secourt l'affamé Candide, voyant en lui "un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une âme"(2).

La contribution de la clique encyclopédique au développement de la liberté et de la tolérance est à juste raison célèbre; or, les idées libérales et tolérantes des philosophes n'ont trouvé nulle part un meilleur avocat que Voltaire, et une arme plus puissante que ses contes. Aucun abus de l'ancien régime n'attire tant de satire amère dans les contes de Voltaire que l'abus effroyable de la justice de la part de la noblesse et de l'Eglise. Voltaire avait fait la connaissance de la liberté civile en Angleterre, et il prend un malin plaisir à comparer la liberté du pays d'Outre-Manche avec la répression cruelle qu'il voit dans son propre pays. "Quoi! s'était-il écrié dans un poème sur la mort de Mlle. Lecouvreur, n'est-ce donc qu'en Angleterre que les mortels osent penser?"(3) Nous trouvons

---

(1) LVI, p. 312.
(2) LVI, p. 239.
(3) Sonet; p. 188.

dans les contes cette même évocation de la liberté anglaise. "Il est beau, dit Pococuranté, d'écrire ce qu'on pense; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne pense pas; ceux qui habitent la patrie des Césars et des Antonins n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais"(1). Nous avons d'ailleurs dans 'L'Histoire de Jenni' une description du parlement anglais qui sert à montrer comment l'auteur des contes aime à louer le gouvernement anglais aux dépens de la France:

"Le bon Freind....alla donc en parlement; je l'y entendis prononcer un discours ferme et serré, sans aucun lieu commun, sans épithète, sans ce que nous appelons des phrases; il n'invoquait point un témoignage, une loi, il les attestait, il les citait, il les réclamait; il ne disait point qu'on avait surpris la religion de la cour en accusant milord Péterbourg d'avoir hasardé les troupes de la reine Anne, parce que ce n'était pas une affaire de religion.....Freind parlait avec autant de modestie que de fermeté: on l'écoutait en silence; on ne l'interrompait qu'en disant: Hear him, hear him, écoutez-le, écoutez-le. La chambre des communes

---

(1) LVI, p. 356.

vota qu'on remercierait le comte de Péterbourg, au lieu de le condamner. Milord obtint la même justice de la cour des pairs"(1).

Avec ce tableau assez idéalisé de la liberté et de la justice anglaise, il faut comparer les innombrables flêches satiriques que Voltaire lance vers la répression en France. La cour du roi de Sirius dans 'Micromégas' représente bien évidement celle du roi français. Le bon et sage géant Micromégas écrit un livre scientifique dans lequel le muphti, "grand vétillard, et fort ignorant, trouva des propositions suspectes, mal-sonnantes, téméraires, hérétiques.....Il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons.....Le procès dura deux cents vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par les jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années"(2). N'est-ce pas, du reste, un peu de revanche personelle pour son propre exile qui amène Voltaire à ajouter que le géant "ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesses"(3)? La planète Jupiter

---

(1) LVIII, pp. 116-117.
(2) LVI, p. 187.
(3) LVI, p. 188.

a aussi son "infâme". Les deux géants philosophes "passèrent dans Jupiter....et y restèrent une année pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets, qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures" (1).

La bataille contre "L'infâme" n'est nulle part plus fougueuse que dans les contes de Voltaire. La description de l'inquisition espagnole que l'on trouve dans 'Candide' est un chef-d'oeuvre de polémique satirique. Les Jésuites font arrêter Pangloss et Candide, "l'un pour avoir parlé, l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation"(2). Le but de l'auto-da-fé est décrit ainsi par Voltaire: "Il était décidé par l'université de Coimbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler"(3). Il ne manque pas d'ailleurs de faire ressortir le contraste entre l'humanité qui devrait caractériser une société civilisée, et la brutalité effroyable des religieux: "Ils entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en

---

(1) LVI, p. 196.
(2) LVI, p. 251.
(3) LVI, p. 250.

cadence pendant qu'on chantait; le biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume"(1). Tout le grand art satirique du grand écrivain français ressort de ce passage, où il sait augmenter l'horreur de l'inquisition en la rendant comparable à un événement social; "On servit aux dames des rafraîchissemens, dit-il, entre la messe et l'éxécution"(2). Enfin, comme dernière flêche ironique, il ajoute: "Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable"(3).

L'auteur des contes n'hésite pas à faire remarquer au roi même la perte personelle qu'il souffre en permettant à "l'infâme" ses persécutions continuelles: "D'où vient-il donc, dit l'Ingénu à l'égard de la persécution des protestants, qu'un si grand roi, dont la gloire s'étend jusque chez les Hurons, se prive ainsi de tant de coeurs qui l'auraient aimé, et de tant de bras qui l'auraient servi?"(4) Il essaie de faire remarquer au roi la nécessité de borner les pouvoirs des religieux qui le trompent sans cesse: "On l'a trompé, comme les

---

(1) LVI, p. 251.
(2) LVI, p. 258.
(3) LVI, p. 251
(4) LVII, p. 46.

autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que, dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui; et qu'il nous ferait changer de religion.....Non seulement il perd déjà cinq à six mille sujets très utiles, mais il s'en fait des ennemis; et le roi Guillaume, qui est actuellement maître de l'Angleterre, a composé plusieurs régiments de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur monarque...L'Ingénu, attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainsi un monarque si cher aux Hurons? Ce sont les jésuites, lui répondit-on"(1).

Les abus de la noblesse n'échappent plus aux assauts des philosophes, et là encore les contes de Voltaire ont joué un rôle non moins important que toute autre oeuvre de la clique encyclopédique. Dans 'L'Ingénu' et dans 'Cosi-Sancta' Voltaire attaque fougueusement les droits du privilège de l'aristocratie. Cette coutume de la noblesse d'user de son pouvoir pour triompher sur les femmes de la bourgeoisie était trop répandue à l'époque des philosophes. M. Bersot cite le cas du grand Maurice de Saxe qui, pour avoir la femme de Favaret, qui lui résistait, demanda une lettre de cachet, l'obtint, et la fit éxécuter. Les deux époux n'avaient d'autre moyen que

(1) LVII, pp. 46-47.

de se soumettre(1). Voltaire parle aussi de cet execrable usage comme d'une coutume établie. Mlle de St-Yves, toute innocente de la cruauté débauchée de la noblesse, consulte son amie, qui lui dit: "Hélas! les affaires ne sont guère autrement dans cette cour si aimable, si galante, si renommée. Les places les plus médiocres et les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous.....Je vous avouerai que si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre; il le sait, et loin d'en être fâché, il voit en moi sa bienfaitrice, et se regarde comme ma créature. Pensez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, aient dû leurs honneurs et leurs fortunes à leurs seuls services? Il en est qui en sont redevables à mesdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été sollicitées par l'amour, et la place a été donnée au mari de la plus belle"(2). Voilà un abus effroyable de la part de l'aristocratie, et on ne peut pas s'étonner de ce que Voltaire se sert de ses contes pour l'exposer. Le proconsul Acindinus, qui demande la même sacrifice à Cosi-Sancta, est peint sous des couleurs peu

---

(1) Bers. Et. p. 30.
(2) LVII, pp. 86-87.

flatteuses pour la noblesse: il était "un homme plus débauché que voluptueux, s'amusant très-peu aux préliminaires, brutal, familier, vrai héros de garnison, très-craint dans la province, et avec qui toutes les femmes d'Hippone avaient eu affaire uniquement pour ne se pas brouiller avec lui"(1). Qui osera protester si l'auteur des contes, ayant de tels spectacles quotidiens constamment sous les yeux, n'accorde aucune merci aux grands qui sont coupables d'une lâcheté pareille? "Ah, quelle vertu! s'écrie la belle St-Yves; quel labyrinthe d'iniquité! quel pays! et que j'apprends à connaître les hommes! Un père de la Chaise et un bailli ridicule font mettre mon amant en prison....on ne me tend la main que pour me déshonorer. Un jésuite a perdu un brave homme, un autre jésuite veut me perdre. Il faut... ..que je parle au roi....On ne vous laissera pas approcher, lui dit sa bonne amie; et si vous aviez le malheur de parler, mons de Louvois et le révérend père de la Chaise pourraient vous faire enterrer dans le fond d'un couvent pour le reste de vos jours"(2). C'est un des meilleurs titres de gloire de Voltaire que d'avoir mis sa plume au service des malheureux qui souffraient

---

(1) LVIII, p. 307.
(2) LVII, pp. 87-88.

"des grands et des demi-grands qui sacrifient si légèrement la liberté des hommes et l'honneur des femmes"(1).

Voltaire lui-même avait été deux fois victime d'une lettre de cachet, et il proteste d'une façon violente contre "cet usage de vendre le malheur et le bonheur des hommes"(2). Encloué sans procès dans un cachot de la Bastille, l'Ingénu proteste devant le janséniste Gordon: "Nous voici tous deux dans les fers, sans en savoir la raison et sans pouvoir la demander... ....Il n'y a donc pas de lois dans ce pays? on condamne les hommes sans les entendre! Il n'est pas ainsi en Angleterre. Ah! ce n'est pas contre les Anglais que je devais me battre"(3). Candide aussi, ayant subi la même expérience, éclate en invective contre les abus de la justice chez les grands de la noblesse et de l'Eglise: "Ah, les monstres! quoi! de telles horreurs chez un peuple qui danse et qui chante!.....j'ai vu des ours dans mon pays; je n'ai vu des hommes que dans Eldorado"(4). Voltaire emploie toute la puissance de sa plume pour faire honte et à la noblesse elle-même et aux misérables qui la servent. "Comment se trouve-t-il, dit-il dans

---

(1) LVII, p. 82.
(2) LVII, p. 94.
(3) LVII, p. 77.
(4) LVI, p. 340.

'L'Ingénu', tant d'hommes qui, pour si peu d'argent se font les persécuteurs....les bourreaux des autres hommes? Avec quelle indifférence inhumaine un homme en place signe la destruction d'une famille, et avec quelle joie plus barbare les mercénaires les exécutent."(1) Peut-on s'étonner si Voltaire est tenté de considérer ces perversions de la justice indicatives d'une société inférieure aux sauvages? "Mes compatriotes d'Amérique, dit l'Ingénu, ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve; ils n'ont point d'idée. On les appelle sauvages; ce sont de gens bien grossiers, et les hommes de ce pays-ci sont des coquins raffinés"(2).

Ajoutons qu'en préchant la liberté de parole, la tolérance et la justice, Voltaire n'agit pas par esprit de parti, mais par un respect sincère pour le principe de la liberté en elle-même. Parmi les persécuteurs que l'on rencontre dans les contes, on constate non seulement des prêtres de l'Eglise catholique, mais des partisans de toutes les sectes, y compris les protestants. C'est à un protestant que Candide, affamé, s'adresse en Hollande: "Il s'adressa... à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans

---

(1) LVII, p. 99.
(2) LVII, p. 54.

une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit: ...Mon ami...croyez-vous que le pape soit l'antechrist? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre: va, coquin, va, misérable, ne m'approche pas de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et avisant un homme qui doutait que le pape fût antechrist, lui répandit sur le chef un plein.....O ciel! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames!"(1). Se méfiant complètement de toutes les sectes, et de toutes les classes de la société, Voltaire prêche la pure humanité. C'est un point digne d'attention que Mlle. de St-Yves, à qui le noble St-Pouange offre l'occasion de se venger sur un ennemi par une lettre de cachet, refuse en disant: "J'ai beaucoup à me plaindre contre lui, mais je respecte la liberté des hommes"(2).

Si, par contre, on nous objectait que Voltaire s'occupe particulièrement d'attaquer les Jésuites, nous répondrions que c'est avec la France surtout que l'auteur des contes a affaire, et il s'aperçoit avec l'Ingénu que "tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le sont qu'à

(1) LVI, p. 239.
(2) LVII, p. 80.

cause du pape"(1). A cet égard, Voltaire incline vers un principe de gouvernement qui a été complètement justifié depuis, c'est-à-dire, la séparation complète de l'Eglise et de l'état, le pouvoir du dernier restant suprême. Ce qu'il reproche aux prêtres, c'est simplement qu'il y en a trop, et qu'ils sont trop puissants: "Il y en avait, dit-il avec assez d'humeur dans 'L'Ingénu', pour toutes les conditions de la vie; comme Dieu, disaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverses espèces d'animaux, il avait donné roi son confesseur, que tous les solliciteurs de bénéfices appelaient 'le chef de l'Eglise Gallicane'; ensuite venaient les confesseurs des princesses; les ministres n'en avaient point, ils n'étaient pas si sots. Il y avait des jésuites du grand commun, et surtout les jésuites des femmes de chambre, par lesquelles on savait les secrets des maîtresses, et ce n'était pas un petit emploi"(2). Ajoutons, du reste, que contre ces ennemis jurés de l'Encyclopédie même, il montre parfois une tolérance bien digne de l'humaniste: "Je connais très-bien, dit Babouc, que ces mages que j'avais crus si dangereux, sont en effet très-utiles, surtout quand un gouvernement sage les empêche de se

---

(1) LVII, p. 55.
(2) LVI, pp. 147-148.

rendre trop nécessaires"(1).

Pour le lecteur du vingtième siècle, qui a un penchant à se considérer bien supérieur en entendement, en tolérance et en humanité aux contemporains des siècles passés, la bataille polémique de l'Encyclopédie contre la guerre ne peut pas manquer d'étonner. Jamais l'"intelligentsia" européenne n'a formé une république des lettres plus cosmopolite et plus internationale qu'au dix-huitième siècle; et là encore les contes de Voltaire offrent une vivante expression des idées des "philosophes". Qui oserait dire à l'heure actuelle à propos des armées de son propre pays: "Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain"(2)? Quel écrivain de l'époque contemporaine oserait attendre un accueil public pour un roman où il aurait peint la guerre en des termes si peu flatteurs à la profession des armes que les suivants?:-

"Les Bulgares avaient brûlé le village selon les lois du droit public. Des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; là des filles

---

(1) LVI, pp. 147-148.
(2) LVI, p. 320.

éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres à demi brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés"(1). Il donne une description pareille de la brutalité de la guerre dans 'Le Monde Comme Il Va': "Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux sanglans, déchirés et couverts de fange.....Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces?"(2)

Mais Voltaire ne se contente pas d'appeler brutaux ces éclats périodiques de bestialité humaine; bien Français, et voulant faire un appel à des compatriotes aussi français que lui, il sait qu'il faut s'en moquer. Sa peinture de la guerre dans les contes est donc aussi satirique qu'horrible. Voyons la description suivante qu'il en fait dans 'Candide': "Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en

---

(1) LVI, p. 238.
(2) LVI, p. 132.

eut jamais en enfer.....La mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques millions d'hommes....Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il pût pendant cette boucherie héroïque"(1). Ajoutons, du reste, que l'auteur des contes ne perd aucune occasion de se moquer de l'orgueil et de la hauteur qui ont caractérisé le militaire professionel de tous les âges: "Je ne doute pas, dit-il vers la fin de 'Micromégas', si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits"(2).

Voltaire aime à faire remarquer, d'ailleurs, que les causes pour lesquelles on verse tant de sang sont trop obscures et incertaines pour valoir le combat. Babouc, croyant naïvement que des êtres intelligents ne se tuent pas sans raison très importante, demande la cause de la guerre à plusieurs des combattants: "Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas

(1) LVI, p. 237.
(2) LVI, p. 204.

mon affaire; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve"(1). Le capitaine même ne connaît plus la raison pour laquelle il risque sa propre vie et tue tant de ses semblables: "Comment voulez-vous que je sache, dit-il, et que m'importe ce beau sujet?....il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge"(2). S'adressant enfin à un général, Babouc reçoit une réponse qui exprime toute la haine et le dégoût avec lesquels Voltaire regarde cette brutalité organisée: "La cause de cette guerre qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu-près à la trentième partie d'un darique....On mit de part et d'autre en compagne une armée d'un million de soldats...Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient; l'univers souffre, et l'acharnement continue". Ici, comme ailleurs, l'attitude de Voltaire est bien réaliste; il juge de la guerre par les résultats horribles qu'elle produit, et ridiculise les soi-disant idéalistes

---

(1) LVI, p. 130.
(2) LVI, p. 130.

qui s'efforcent d'y voir un noble sacrifice pour le bienfait de l'humanité: "Notre premier ministre et celui des Indes, ajoute le général, protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur humain; et à chaque protestation il y a toujours quelque ville détruite et quelques provinces ravagées"(1).

Voltaire ne croit point que la fin puisse justifier les moyens horribles. Pour lui, les deux ou trois villes prises ou perdues par une armée ne peuvent jamais égaler le prix de la guerre en souffrance humaine. "Concevez, dit-il des deux géants de 'Micromégas', ce qu'ils penserait de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre"(2). Dans 'Candide' il condamne la guerre entre la France et l'Angleterre en des termes peu flatteurs au Canada: "Vous savez, dit Martin, que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut"(3). Si, en tant que Canadien, on pourrait protester contre ce jugement un peu hâtif sur la valeur de notre dominion, le point de vue de Voltaire, en reste-t-il moins vrai pour cela? Les Anglais, sont-ils plus heureux depuis pour

---

(1) LVI, p. 131.
(2) LVI, p. 204.
(3) LVI, p. 341.

avoir gagné cette bataille? le peuple français a-t-il souffert de l'avoir perdue? En tout cas, Voltaire met l'emphase sur les souffrances actuelles de la guerre, reconnaissant d'ailleurs que la vraie victoire est rare, et qu'on finit pour la plupart du temps comme les deux rois dans 'Le Monde Comme Il Va', "dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables"(1). Ajoutons que Voltaire ne manque pas de mettre en contraste l'horreur de la guerre et l'idéal paisible de la foi chrétienne que les combattants professent. Quoi de plus satirique que le spectacle des deux chefs des armées dans 'Candide', qui font chanter, après unejournée de boucherie la plus sanglante, des "Te Deum" dans leur camp(2)? Certes, la paix n'a jamais eu un avocat plus puissant que l'auteur des contes, car personne n'a su mieux que lui dégager le meurtre organisé de tout le faux idéalisme qui l'entoure depuis tant de siècles.

La bataille des philosophes contre la guerre est accompagnée et soutenue par un esprit international qui pourrait faire honte aux âmes éclairées du vingtième

---

(1) LVI, p. 133.
(2) LVI, p. 237.

siècle. A cet égard, personne n'est plus cosmopolite que Voltaire. De quel pays sont les caractères héroïques des contes? Ils appartiennent en vérité à toutes les nations, comme ils embrassent toutes les croyances. Candide est allemand, Freind est anglais, Jacques, qui secourt le malheureux Pangloss, et dont l'auteur loue constamment la bonté d'âme, est un Juif. Voltaire ne se lasse pas dans ses contes de se moquer du nationalisme étroit qui caractérise ceux qui font une profession de patriotisme. L'instruction de l'Ingénu, nous dit-il, paraissait assez difficile, car "l'abbé de St-Yves supposait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le sens commun" (1). L'Ingénu ne cesse pas de répéter que les Anglais "sont aussi braves et aussi honnêtes que nous"(2). Il serait difficile d'imaginer une scène plus ridicule que celle où les convives de l'abbé discutent longtemps sur la multiplicité des langues, et arrivent à la conclusion que "sans l'aventure de la tour de Babel, toute la terre aurait parlé français"(3). Citons, du reste, le nationalisme ridicule du frère de Cunégonde, qui, étant allemand, "ne permet pas qu'aucun espagnol n'ouvre la bouche en sa présence", et qui, en apprenant que le nouveau-venu est

---

(1) LVII, p. 19.
(2) LVII, p. 10.
(3) LVII, p. 12.

un Allemand, s'écrie avec joie: "Dieu soit béni!..... puisqu'il est allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée"(1). Le rôle contradictoire que joue l'Eglise, tout en se vantant d'être catholique et universelle, dans la propagation de ces préjugés absurdes, attire le sarcasme impitoyable du cosmopolite Voltaire: "Pour moi, dit Cacambo dans 'Candide', je ne vois rien de si divin que los padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Espagne confessent ces rois; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel; cela me ravit"(2). Certes, le cosmopolitisme littéraire et intellectuel de l'Encyclopédie n'a jamais trouvé un champion plus ardent que le Voltaire des contes.

Certains ont voulu voir dans l'opposition intransigente de Voltaire à la guerre, ainsi que dans son esprit cosmopolite qui l'amène parfois à louer un pays étranger aux dépens du sien, un manque complet de patriotisme. Si l'on veut entendre par le mot patriotisme une haine implacable des habitans du pays voisin, alors personne, nous le voulons bien, n'est moins patriote que l'auteur des contes. Mais faut-il, pour être patriote,

---

(1) LVI, p. 284.
(2) LVI, p. 283.

accepter la définition "chauviniste" de ce terme? Voltaire du moins ne le croit pas. Ajoutons que ce n'est pas pour des raisons personelles que Voltaire critique parfois les institutions de l'ancien régime français; quelle meilleure preuve de l'amour du patriarche de Ferney pour le peuple entier de sa patrie que la lutte qu'il a faite pour son intérêt, au risque même de danger personel, pendant soixante-quatorze de ses quatre-vingt-quatre années? Selon la signification la plus noble du mot, Voltaire est un patriote de premier ordre; il a le patriotisme des philosophes: il aime surtout son pays pour les apports que celui-ci a fait aux Arts et aux Sciences. Seulement, c'est à la fois un humaniste, qui déteste la guerre, et qui reconnaît que pour vaincre ce mal effroyable, il faut haïr la guerre plus qu'on ne hait l'ennemi.

Aucun abus de l'armée n'a plus fâché Voltaire que la coutume d'en vendre et d'en acheter les hautes offices. Comme récompense pour son service en repoussant l'attaque des Anglais, on accorde à l'Ingénu le droit d'acheter une lieutenance. "Quoi! s'écrie-t-il, que je paye le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement? je crois que vous

voulez rire"(1). Babouc est dégoûté par ce même usage ruineux, et condamne en termes violents ce pays "où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre"(2).

Somme toute, qu'est-ce que la critique sociale de Voltaire? Sans théories et sans systèmes, c'est simplement la pure humanité qu'il prêche, exhortant constamment ses contemporains à être plus tolérants, plus civilisés, bref, plus humains. On connaît les luttes de Voltaire pour la justice et l'humanité dans sa vie personelle: son rôle dans les affaires de Calas et de Sirven est un de ses meilleurs titres de gloire. C'est sans doute aux Mlles. Monime et Lecouvreur que pense l'auteur des contes lorsqu'il parle ainsi de l'étiquette en France en matière des actrices: "Il faut distinguer, dit l'abbé dans 'Candide', en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes"(3). On connaît d'ailleurs sa fameuse défense dans 'Candide' du malheureux Bing, que les ministres anglais sacrifiaient à l'ambition de garder leurs places:

"....pourquoi tuer cet amiral? C'est, lui dit-on,

---

(1) LVII, p. 50.
(2) LVI, p. 138.
(3) LVI, p. 328.

parce qu'il n' a pas fait tuer assez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit Candide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre. Cela est incontestable, lui repliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres"(1) Telle est l'humanité de Voltaire; les malheureux qui souffraient du déclin d'un ordre pourri de la société n'eurent un défenseur plus acharné que le patriarche de Ferney, retrempé dans une foi dans le triomphe final de la justice et de la raison, et armé d'une plume qui sait tuer les auteurs des atrocités au simple moyen d'en rire.

Puisque Voltaire ne bâtit aucun édifice social, et qu'il se contente plutôt de prêcher les principes plus larges de la justice et de l'humanité, ses idées sur la meilleure forme du gouvernement sont difficiles à trouver dans ses contes. L'esquisse d'une société idéale qu'il nous donne dans son "Eldorado" n'est pas fait dans le but de propager un nouveau système social, n'étant en effet que le tableau d'une société où tous

---

(1) LVI, p. 342.

les hommes sont justes, raisonnables et humains. Il n'y a chez Voltaire aucun idéal social qui soit à comparer avec le républicanisme de Rousseau; au contraire, là où l'auteur du "Contrat Social" sent fortement le peuple, le chef de l'armée encyclopédique a un goût tout aristocratique. Cela ne l'empêche pas cependant d'attaquer les abus de la noblesse que nous avons signalés, et de ridiculiser les prétentions absurdes de quelques membres de l'aristocratie. Ayant à parler dans 'Jeannot et Colin' des "gens de qualité", il n'hésite pas à ajouter entre parenthèses: "j'entends ceux qui sont très riches"(1). Ajoutons qu'il prévoit la révolution sociale par sa défense des hommes d'affaires: "Babouc, dit-il, faisait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire"(2). Il est vrai, du reste, que Voltaire a une haute admiration pour le système politique de l'Angleterre, mais là encore il faut parler avec circonspection, car il modère son attitude en exprimant la crainte que l'esprit de parti, qui est fondamental au système anglais, "ne corrompe tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable"(3).

---

(1) LVIII, p. 385.
(2) LVI, p. 149.
(3) LVI, p. 356.

Voltaire ne pense pas en termes de mouvements politiques, mais en termes de principes moraux; l'appel des contes est donc plutôt social en caractère que politique. L'auteur des contes ne cherche pas l'amélioration de la société dans un changement du système politique, mais dans une évolution lente et continue de l'âme et de l'esprit humains. C'est un point significatif que son Eldorado est gouverné par un roi absolu, quoique bienveillant, et que ce pays idéal a encore ses "chefs de famille"(1). Bref, Voltaire refuse de penser en système, en politique comme en métaphysique; ici, comme ailleurs, son attitude est éminement empirique.

Ayant une foi dans le progrès continu de l'humanité, croyant avec fermeté que l'homme devient plus juste et plus humain à mesure que la civilisation progresse, les philosophes de l'armée encyclopédique ne peuvent pas partager le dégoût de la société entière qui caractérise Rousseau. Certains critiques ont voulu voir dans l'Ingénu de Voltaire "Rousseau avant Jean-Jacques". A notre avis la comparaison n'est pas exacte. Si Voltaire a représenté l'Ingénu comme un sauvage, c'est pour que ce personnage

---

(1) LVI, p. 304.

soit naïf et curieux, débarassé de tous préjugés sociaux, jetant la lumière claire de sa raison naturelle sur toutes les anciennes institutions, prêt à poser des questions embarassantes sur les défauts sociaux que l'auteur veut signaler. Ajoutons que l'Ingénu avoue que par l'influence civilisatrice du janséniste Gordon, il a été changé "de brute en homme"(1). N'oublions pas, du reste, la scène dans 'Candide' où les deux voyageurs sont attrapés par les sauvages Oreillons: "Nous allons certainement être rôtis ou bouillis, s'écrie Candide. Ah! que dirait maître Pangloss s'il voyait comme la pure nature est faite"(2). Il est difficile de voir là une évocation du retour à la nature.

Il serait difficile d'estimer les contributions respectives de Voltaire et de Rousseau à l'effondrement de l'ordre social qui devait éclater en France. Rousseau a sans doute fourni l'esprit révolutionnaire lui-même. Mais les contes de Voltaire, contenant toutes les idées sceptiques de l'Encyclopédie, les présentant d'ailleurs sous une forme artistique qui faisait un appel direct au peuple entier de la France, n'y ont joué un moindre rôle, en diminuant la foi du peuple aux institutions de

---

(1) LVII, p. 60.
(2) LVI, p. 293.

l'ancien régime.

Mais en contraste avec Rousseau, Voltaire est plus mélioriste que révolutionnaire, se méfiant de grandioses théories sociales comme des tourbillons métaphysiques, retrempé dans une foi à un progrès continu, basé sur l'expérience. Qui sait? Si l'ancien régime avait été assez sage pour mettre sa maison en ordre, en corrigeant les abus et les atrocités effroyables que Voltaire a signalés dans ses contes, qui sait, dis-je, que les événements de '93 se fussent produits dans toute leur horreur?

Zadig, dit Voltaire dans son épître dédicatoire, est un ouvrage "qui dit plus qu'il ne semble dire". Cette affirmation s'applique avec une vérité égale à tous les contes de Voltaire; la richesse de philosophie religieuse, morale et sociale cachée derrière l'ironie brillante de l'âme des philosophes défie toute estimation, et nous ne nous flattons pas de l'avoir approfondie ici.

Dans une étude plus étendue et plus fouillée de notre sujet, il eût été facile de marquer plus fortement encore les rapports étroits qui ont uni Voltaire

et les "philosophes", rapports qui indiquent clairement que Voltaire fut vraiment l'âme agissante du mouvement rationaliste du dix-huitième siècle. Nous nous sommes bornés dans notre étude à la tâche plus modeste de signaler d'abord, dans les grands traits, la philosophie de ce siècle dont Voltaire est l'incarnation la plus complète, et de retrouver ensuite ces idées dans les contes, où, présentées sous une brillante et artistique parure, elles prennent un relief saisissant.

B I B L I O G R A P H I E

BIBLIOGRAPHIE

I LES CONTES

Note: Tous les contes mentionnés ci-dessous se rapportent à l'édition de la Société Littéraire-Typographique, publiée en 1785.

	No. des volumes
CANDIDE	LVI
COSI-SANCTA	LVIII
HISTOIRE DE JENNI	LVIII
JEANNOT ET COLIN	LVII
LA PRINCESSE DE BABYLONE	LVII
LE MONDE COMME IL VA	LVI
LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD	LVIII
L'INGÉNU	LVII
MICROMÉGAS	LVI
VOYAGE DE LA RAISON	LVIII
ZADIG	LVI

II OUVRAGES SUR VOLTAIRE

BERSOT (Ernest) — Voltaire, La Philosophie,
Librairie Philosophique de Ladrange, Paris, 1848.

CHAMPION (Edme) — Voltaire,
Librairie Armand Colin, Paris, 1921.

FAGUET (Emile) — Voltaire,
Librairie de la Société Française, Paris, ——.

HOUSSAYE (Arsène) — Le Roi Voltaire,
Henri Plon Editeur, Paris, 1864.

LANSON (Gustave) — Voltaire,
Librairie Hachette, Paris, 1906.

MORIZE (André) — Candide; Edition Critique,
Librairie Hachette, Paris, 1913.

PELISSIER (Georges) — Voltaire Philosophe,
Librairie Armand Colin, Paris, 1929.

SONET (Edouard) — Voltaire et L'Influence
Anglaise, Thèse pour le Doctorat, Rennes, 1926.

III OUVRAGES GENERAUX

BERSOT (Ernest) — Etudes sur le XVIIIè Siècle,
Auguste Durand, Libraire, Paris, 1855.

DUCROS (Louis) — Les Encyclopédistes,
Honoré Champion, Libraire, Paris, 1900.

DURANT (Will) — The Story of Philosophy,
Simon-Schuster, New York, 1927.

HUXLEY (Thomas H.) — Selected Essays,
Macmillan, New York, 1929.

LANSON (Gustave) — Histoire de la Littérature Française, 12è Edition, Hachette, Paris, 1912.

MORLEY (John) — Rousseau (2 vols.) Macmillan, London, 1910.

MORNET (Daniel) — La Pensée Française au XVIIIè Siècle, Librairie Armand Colin, Paris, 1929.

VILLEMAIN (M.) — Tableau de la Littérature au XVIIIè Siècle (4 vols.), Didier, Paris, 1846.

IV AUTEURS CITES

BEAUMARCHAIS — Le Barbier de Séville, Edition Osgood, Ginn, Boston, 1913.

DE MUSSET — L'Espoir en Dieu, Edition Berthon, Macmillan, London, 1929.

DESCARTES — Discours de la Méthode, Edition Warren, Heath, Boston, 1899.

GOETHE — Werke; Festausgabe des Bibliographischen Instituts, Leipzig, 1926.
— Dichtung und Wahrheit, vol. xv.
— Maximen und Reflexionen, vol. xiv.

V ARTICLES

ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA — Article sur Pope, 11è Edition, London, 1911.

B29743